



Dossier

INTRODUCTION : LES GARÇONS DE PLAISIR

Texte de **Stabat**

Qu'il est rassurant pour le commun des mortels (ou tout au moins pour sa part lourdement hétérosexuelle et médiatique) d'associer la prostitution masculine à une image bucolique de travestis brésiliens attendant le chaland à l'orée du bois de Boulogne. S'il s'agit là d'une réalité, nous ne pouvons réduire ce fait social à ce qui tendrait à devenir une caricature. Dans l'une de ses éditions, *Le Petit Robert* (le dictionnaire et pas un jeune tapin au surnom délicieux), nous propose trois définitions différentes pour le mot « prostitution », qui ont l'avantage de n'être ni sexistes, ni moralisatrices :

- 1) activité du commerce charnel en tant que réalité sociale,**
- 2) accomplissement d'un acte sexuel avec autrui, motivé par un intérêt pécuniaire,**
- 3) déshonneur consenti par intérêt.**

Ces trois définitions vont de la plus commerciale à la cartésienne et du sociologique au psychologique.

La première synthétise bien la mutation profonde de ce que certains peuvent considérer comme une activité professionnelle à part entière. Si la communauté hétérosexuelle conserve ses poncifs et son imagerie d'Épinal, les gays gardent les leurs qui pourtant commencent à dater. Pour beaucoup d'entre nous, la prostitution reste une activité marginale pratiquée par de jeunes paumés ou drogués, la nuit dans des lieux officiels mais connus de tous. Ces lieux existent encore bien sûr, mais il n'y pas que les paumés qui y tapinent, loin de là ! Aujourd'hui, ces lieux si pittoresques sont désertés tant par les clients que par les « travailleurs » indépendants qui y officient, et cela grâce aux nouveaux outils ou espaces virtuels qu'offre Internet. Certains disent y trouver plus de confort ou d'anonymat. Ces nouveaux tapins high-tech se mêlent de moins en moins discrètement à la quantité grandissante de jeunes gays à la recherche de l'amour ou d'un plan sur les sites de rencontres. Grâce à des codes précis (loin des vieux foulards de « green village »), ils se vendent à une clientèle avertie et payante d'hommes de tous âges. Seule différence entre un plan et une passe : la rémunération.

L'aspect plus confidentiel de la prostitution masculine comparée à son pendant féminin épargne à beaucoup l'opprobre public, état de fait renforcé par le côté privé de la « vente sur catalogue » à partir d'un ordinateur.

La deuxième définition renvoie à une forme de prostitution moins assumée ou plus déguisée. Le statut de gigolo ou de garçon entretenu est une forme de prostitution considérée par certains comme plus élégante. Pour des raisons économiques (baisse du pouvoir d'achat, etc.), ou plus simplement par souci de confort, certains garçons, habituellement peu attirés par des hommes d'âge mûr ou au physique ne correspondant pas à leurs fantasmes, offrent leur corps contre une certaine forme de stabilité et d'aisance. Dans ce cas, il n'y a pas forcément paiement, mais échange de bons procédés... Le partenaire ou l'amant peut être exclusif ou ne pas l'être.

Si la première de ces définitions renvoie à une activité courante et

connue depuis l'antique Athènes (bien qu'en constante évolution), la seconde n'a pas besoin d'évoluer, elle est restée pratiquement inchangée depuis l'Antiquité ; les monarques eux-mêmes avaient leurs favoris, l'empereur Hadrien, François I^{er}, *Monsieur* le frère de Louis XIV, etc. Nous pourrions également inclure dans cette définition les rapports entretenus entre certains photographes et leurs modèles ; beaucoup de jeunes proposent le modelé de leur corps aux mains du photographe contre des clichés idéalisant leur aspect. La quête de telles photos, souvent à tout prix, peut d'ailleurs avoir un but commercial : mieux se vendre ensuite sur la Toile ; dans ce cas, elles se nomment avatars, terme étrangement évocateur (cf. *Le Petit Robert*).

Il faut également rappeler que la prostitution n'est pas que le fait d'un acte volontaire et réfléchi. Les sites proposant les services d'escort-boys (accompagnateurs) s'organisent de plus en plus, se professionnalisent, souvent sous forme d'« agences », et si une grande partie de ces accompagnateurs de charme est volontaire, cherchant un cadre et une logique de regroupement en vue d'une plus grande efficacité, ce n'est pas toujours le cas. Comme dans toute forme de commerce, il y a des trafiquants, des exploités et des dérives, seul problème de taille, la marchandise – et l'objet du trafic – est ici humaine et consciente. Les médias évoquent régulièrement le cas de jeunes filles venant des pays de l'Est ou d'Afrique mais jamais celui de jeunes garçons, pourquoi ? Certains sites russes ou autres proposent à la vente ou à la location les services de jeunes garçons, pour une clientèle européenne et américaine. Les maisons de passe en Asie ne sont pas non plus remplies que de jeunes gens consentants, ni ayant l'âge légal, et font parfois subir à leurs pensionnaires les pires sévices.

La troisième de ces définitions de notre ami Robert est devenue une expression courante et associe la prostitution avec une perte d'honneur ou d'intégrité. Il est évident que l'on ne peut sortir totalement indemne d'une activité dont les différentes appellations populaires sont devenues des insultes. Si le coming-out devient une étape de moins en douloureuse et que notre société accepte petit à petit mais non sans peine l'homosexualité, peu d'homos s'étant prostitués ou se prostituant encore osent avouer leurs activités passées à leur concubin ou à leur famille ; beaucoup vivent secrètement leur prostitution présente, la cachant à leurs amis les plus proches.

Nous ne cherchons en aucun cas, dans ce dossier, à banaliser ou à idéaliser la prostitution masculine et ne visons aucune forme de prosélytisme. L'existence de réseaux mafieux est bien réelle, comme le sont tout autant les risques pour la santé publique ou ceux de violences liés à cette pratique. La prostitution masculine se vit aussi trop souvent dans la honte et la solitude, et certains passent leur vie à effacer le souvenir d'un temps où leur corps n'était qu'une denrée, une marchandise comme une autre. ■

CONTRE GÎTE ET COUVERT

Ce bar où une partie des garçons viennent négocier un peu de leur beauté.

Texte de Catherine Deschamps

Les scènes à venir se passent dans un bar parisien. Un bar où, toutes les nuits, une chanteuse ou un chanteur fredonne de vieilles rengaines populaires, d'Édith Piaf à *Brazil*, de Barbara à Gloria Gaynor, parfois *La Tendresse* de Bourvil ou *Les Yeux noirs*. Un bar tenu jusqu'à peu par un Allemand un peu bougon, Ralph, ancien légionnaire pour la légende, toujours pédé dans ses amours ; un bel homme que la nuit et d'autres choses ont fini d'épuiser, un grand garçon qui a préféré passer la main à d'autres, plus jeunes, plus propres sur eux.

Comme le changement de propriétaire est récent demeure encore un peu de l'ancienne ambiance, de l'ancienne clientèle, mélange de petits malfrats, de jeunes hommes dont il ne faut surtout pas dire qu'ils se prostituent, de pédés ou de gouines lassés par le Marais, de bobos sans trop d'argent, de représentants de commerce en vadrouille, d'immigrés turcs ou algériens, d'habitues et de touristes égarés. C'est un lieu improbable pour quelque temps encore. Peut-être cette gare, si près, explique-t-elle en partie les étranges co-voisinages du comptoir et de la salle ? Jusqu'à peu, on pouvait y manger à toute heure du jour et de la nuit ; depuis peu, pour la pièce de bœuf passé deux heures du matin, un autre bar du quartier, sans musique, plus clair, aux incroyables tables en Formica rouge et jaune, s'est constitué en annexe... Pour les habitués exclusivement. Entre reconstitution et documentaire, c'est donc la fin d'une époque que je vais raconter, les derniers temps d'un bar où une forme de prostitution tendre et lente avait installé ses offices. Les courtes saynètes qui suivent sont une restitution trafiquée, pas tout à fait des extraits de mon cahier de recherche. C'est le moment où l'ethnologue que je suis prend des libertés avec les contingences parfois austères de l'écriture dite scientifique ; c'est l'instant où la fiction le dispute à la rigueur, pour pouvoir dire autrement. Et puis, dans ce bar, je n'y suis jamais allée prioritairement pour faire du sacro-saint « terrain » : j'aime simplement les vieilles chansons et ces rares endroits dans la ville où je n'ai pas affaire qu'à des paires.

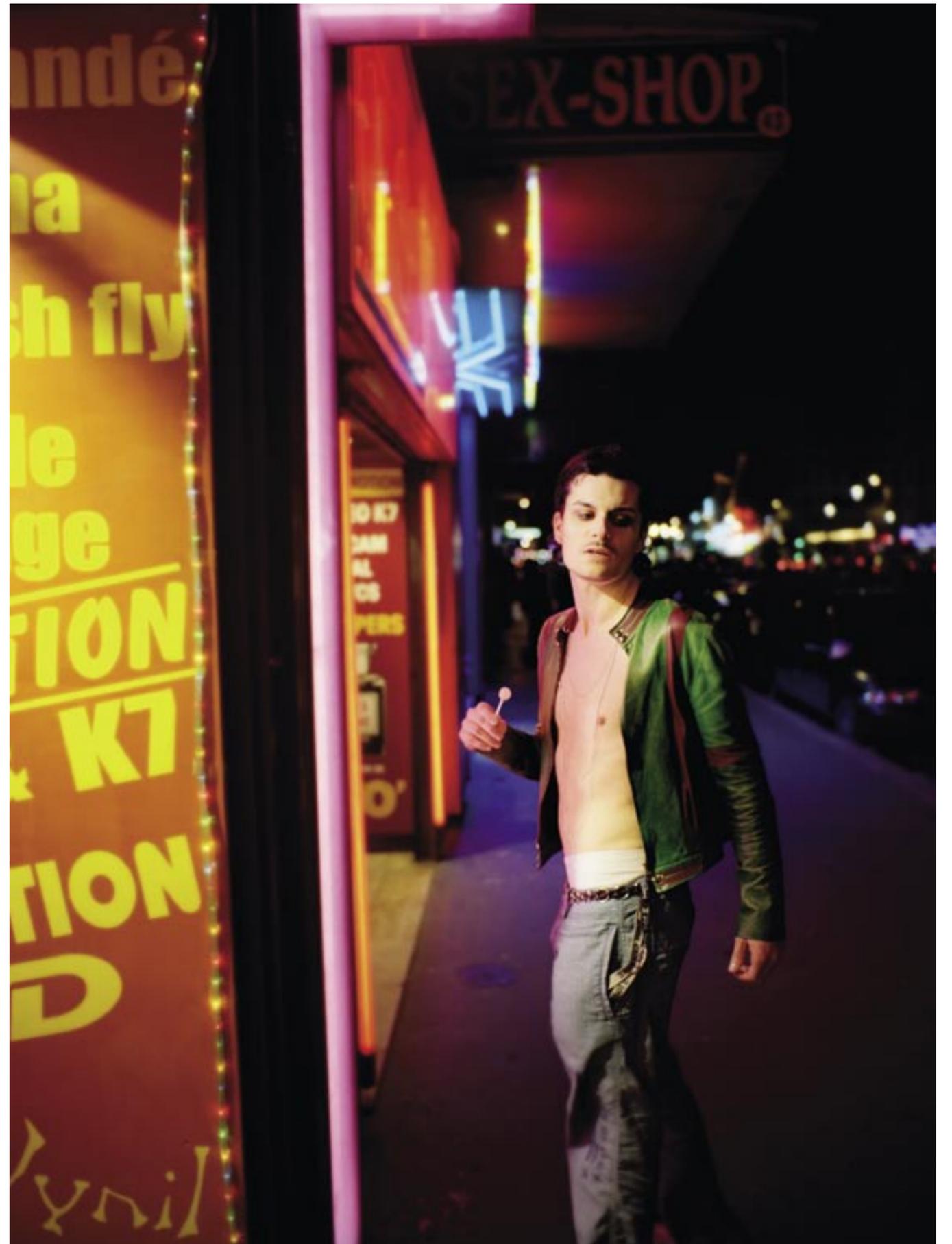
Service sexuel ou soupape de tendresse ?

« Nous sommes un mercredi de l'hiver 2006. Un des trois jours de la semaine où les habitués trouvent encore leurs marques : notre serveuse et notre chanteuse préférées sont de la partie, complices. Quand on entre, mon ami pousse son cri de ralliement totalement anachronique mais qui fait rire tout le monde - sexe, drogue et rock'n'roll. À la table près du comptoir, Romain est déjà là, avec ce garçon plus jeune dont il est tombé amoureux en connaissance du deal. Il nous fait un signe de la main, nous signifiant que, ce soir, nous n'étions pas invités à sa table. Le geste est gentil, comme un clin d'œil. Plus tard, avec pour prétexte un petit tour aux toilettes, il nous dit que, comme il est avec Boris, il veut bien profiter de l'illusion, rêver un peu, encore un peu. »

Romain est bien placé pour savoir que, dans ce bar, une partie des garçons viennent négocier un peu de leur beauté. Mais Romain est trop las pour croire encore que l'amour sans contrepartie lui soit accessible. Alors, comme Boris joue le jeu du supplément d'âme, comme Boris préfère jouer ce jeu-là avec Romain plutôt qu'avec un autre, c'est déjà beaucoup : le sentiment d'être choisi est sauf, dût-il en coûter le gîte et tous ces verres à payer. D'ailleurs, ces deux-là se sont reconnus au moins pour une chose : à avoir vécu tant de cassures, ils savent la cohabitation sans fin des noirceurs et des beautés ; ils ne sont plus dupes de tant et tant, mais sont vivants pour le voile des douceurs, fussent-elles ne durer qu'au présent.

Entre convivialité et intérêt

« Toujours une des trois nuits des temps récents. Il y a ce garçon turc, Tarek, avec qui je danse parfois. Il vient vers moi immédiatement. Je suis sa caution hétérosexuelle, même si je ne paye pas ses boissons, même s'il ne paye pas les miennes : un homme plus âgé s'en charge, un homme qui a besoin de moi pour atteindre Tarek. Lui fait





JUSTE UN GARÇON DE PLAISIR

Fiction photographique de **Léa Crespi** assistée de **Thomas Deschamps**
 Modèles • Le gigolo : **Samuel Ganes**
 Le client : **Jean Rémy Gaudin-Bridet**
 Styliste : **Christian Courcelles**
 Make-up & coiffures : **Taj**
 Coordinateur / Régisseur : **Cyril Caremier**

Lea Crespi

Photographe, elle vit et travaille à Paris. Après des études à l'École de photographie de Vevey, en Suisse, elle a travaillé comme photographe free-lance pour de nombreux journaux européens et des magazines (*Télérama*, *Libération*, *L'Express*, *PhotoItalia*, *Epok*, *LSA*, *Le Monde*, *Préférences*, *Nova*). Elle s'est surtout spécialisée dans les portraits et les reportages. Cette série est une commande spéciale de *PREF mag* pour ce dossier.
www.boring.ch/~lea/index.html

Samuel Ganes

Originaire de la Touraine, Samuel Ganes

commence le théâtre à douze ans et évolue adolescent dans le théâtre professionnel en intégrant les ateliers de la Compagnie Rà de Madeleine Gaudiche puis de la Compagnie José Manuel Cano Lopez à Tours. Partagé entre la danse et le théâtre, il fera son choix à dix-huit ans, en rentrant au Centre régional d'art dramatique d'Auvergne sous la direction de Daniel Thévenet. Un an plus tard, il est admis au Conservatoire national de région Emmanuel Chabrier en classe d'art dramatique avec pour professeurs principaux Josépha Jeunet et Michel Guyard, et travaille avec de nombreux intervenants dont Pierre Chemin ou encore Jean-Pierre Jourdain. À vingt-deux ans, il arrive à Paris et intègre différentes compagnies de théâtre professionnelles jusqu'à créer la sienne, la Compagnie Kama Theatra, tout en faisant parallèlement du cinéma indépendant et en posant comme modèle pour certains photographes. Il est aussi auteur et vient de sortir aux Éditions Gaies et Lesbiennes un monologue de théâtre : *Penis Desiderantis*. Il prépare actuellement deux autres livres dont la

sortie est prévue dans les mois à venir.

Théâtre

Il joue actuellement tous les vendredis soirs et jusqu'au 30 juin 2006 à l'Espace La Comedia, Paris XI^e, dans *Penis Desiderantis*, monologue, et de septembre à décembre 2006 au Théâtre Clavel, Paris XX^e, avec Salim Kechiouche, dans *Le Centième Nom*, de Michel Giliberti, mis en scène par Hervé Bernard Omnes, et a aussi mis en scène *Le Projet Laramie*.

Cinéma

Il a récemment tourné deux films où il joue un travesti : *Milo*, des frères Asmanis et *Somnambules*, d'Antoine Capliez ; il a aussi joué dans *Mira Corpora*, le film vampirique de Stéphane Marti. Il tourne actuellement sous la direction de Stéphane Marti *Le Banquet des chacals*, d'après le *Satiricon* de Pétrone, où il joue Encolpe aux côtés de Thomas Lagrève (Ascolte) et Aloual (Trimalchion).

.....
 plus d'infos sur son site
www.samuelganes.com

« Romain est déjà là, avec ce garçon plus jeune dont il est tombé amoureux en connaissance du deal. »

des allers-retours. Il me raconte un peu sa vie, fait semblant de me draguer, il a surtout envie de chaleur. Il parle aussi à l'homme à qui il plaît. Nous finissons par nous installer à une table commune. Les verres se succèdent, jamais il n'est signifié qu'un seul les finance : la forme doit être sauve. Ici, la prostitution ne se prononce pas à moins de prendre le risque de rompre le « charme », à moins de vouloir que rien n'aboutisse. Tous les protagonistes un tant soit peu habitués le savent : énoncer les termes de l'échange, c'est mépriser autant les uns que les autres. À un moment de la soirée, je m'éloigne. Plus tard, je vois Tarek et l'homme d'un soir partir ensemble. »
 Tarek est clandestin en France. Il vit de travail au noir, souvent dans le bâtiment. Au jour le jour, il essaye de survivre. Il est assez seul, a peu d'amis à Paris. Il dort souvent dans un hôtel à côté de Chez Ralph. Ce bar, c'est avant tout son espace de sociabilité, à l'occasion aussi le lieu où il passe la nuit quand il n'a plus d'argent. Parfois, un homme avec qui il a précédemment sympathisé dans la salle monte avec lui ; il faut toujours qu'ils aient parlé avant et que le courant semble être passé. Cet homme paye la chambre, peut-être un repas avant ou après. Cet homme pourrait être une femme : officiellement, il ne doit s'agir ni de sexualité partagée ni de sexualité payante.

Une rencontre avortée

« Nous sommes un jeudi, c'est-à-dire une nuit où les nouveaux patrons font leurs expériences pour changer la clientèle : un videur désagréable, un groupe de musiciens djeun's et très cacophoniques, des straights bien habillés qui font la bise à un serveur inconnu... À une table, il y a deux hommes d'âge mûr que je n'ai jamais vus, des provinciaux. L'un regarde Sylvain avec une certaine convoitise. Sylvain, c'est officiellement une ancienne pute de Dauphine qui s'est reconvertie dans les spectacles de nuit ; ses revenus sont irréguliers et il lui arrive encore de les compléter, quand ça lui plaît, lorsque

l'honneur est sauf. Sylvain, bien sûr, remarque qu'il ne laisse pas indifférent un des deux consommateurs. Alors, il tourne autour de leur table, dit deux-trois mots d'accroche. Ils l'invitent à s'asseoir. Peu à peu, le second des deux hommes se sent exclu. Alcool aidant, il va tenter la discussion avec les solitaires du comptoir. Plus tard, le "micheton" de Sylvain va se renseigner pour manger : il voudrait plus de temps, que l'impression de partage dure encore. Mais que nenni : en dépit du vieil écriteau qui propose encore des plats chauds 24 heures sur 24, les règles ont changé. »

Chez Ralph, on boit toujours jusqu'à l'aube, les prix restent corrects pour ne pas dire bon marché mais, depuis que Ralph a rendu son tablier, on sonne le glas du couvert. Cette restriction dans les horaires de restauration a son importance : les hommes qui cherchent d'autres hommes qui leur offriraient à manger et où dormir y trouvent moins leur compte. D'ailleurs, ceux qui alignent aussi sont marion : changer de lieu pour le lapin à la moutarde rompt la poésie tout en nécessitant de s'impliquer plus, de donner un nom aux choses.

Nul doute, les nouveaux patrons veulent progressivement « nettoyer » leur clientèle de ses scorées : les tapins de l'intermittence, les petits truands et les clients trop sauvages sont de plus en plus pressés de changer d'adresse, remplacés par une jeunesse si possible bien habillée, polie et folle juste comme il faut. ■

.....
 Catherine Deschamps est docteur en anthropologie sociale (EHESS-Paris) et chercheuse associée au Laboratoire d'anthropologie sociale (EHESS-CNRS-Collège de France). Auteur du livre *Le Sexe et l'argent des trottoirs* publié chez Hachette-Littératures.

.....
 Avertissement à nos lecteurs : Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

LIBERTÉ ÉGALITÉ PUTOPHOBIE

1 - DE L'INTÉRIORISATION DE LA HONTE

La prostitution n'est pas une idéologie

Texte de Clarisse Mériegeot

« Nous, les prostituées, nous prenons une sacrée revanche : de la chair et du foutre, des caresses en veux-tu en voilà, et on baigne dans le péché ! Nous ne jouissons pas ou presque pas ? Aucune importance. Les bourgeoises ne jouissent pas non plus... En plus, elles sont aigries, cocues, flétries, vouées au ménage, ternes, vieilles avant l'âge – et nous, nous sommes belles et scandaleuses, maquillées, ornées, nues, désirées et on nous paie ! Voilà pourquoi toutes ces vieilles rombières frustrées nous en veulent à mort... Et nous, on les emmerde ! (Dans le fond, elles sont jalouses de nous.) » Imaginez un événement fédérateur, « utile à la société », le débat est là, m'a-t-on un jour demandé, il y a de cela quelques années, dans mon école de journalisme. Projet commun. Consterne sans agacement pourtant, j'entends surgir Pet Pride, le mot. Rires dans l'assistance. Pet Pride, défilé animalier, coloré, matinal et gai – si t'es fier de ton toutou tape dans tes mains, clap-clap –, hymne composé de cœur par Joey Starr et Brigitte Bardot, musique assourdissante si duo improbable, grand classique dirait Laurent Gerra c'est évident, des connards pour bloquer les rues alentour pendant des heures et des kilomètres à la ronde.

Des clichés propices à la naissance de la putophobie et de la facilité, par conséquent, d'être putophobe

« Plus vieux métier du monde », la prostitution : faux, faux, archi-faux ! Pure croyance ! Ne serait-il pas plutôt celui de chasseur, de bergère, ou de chameau stoppeur ? (Tiens ! Ne venons-nous pas là de mettre le doigt sur l'ancêtre du racolage passif ?) C'est à voir. La prostitution en tout cas suscite le plus souvent rejet, stigmatisation, ou fascination (ces deux sentiments ne s'excluant pas), qui s'appuient sur des clichés tenaces : la littérature et le cinéma ont beaucoup contribué à folkloriser la prostitution, avec l'image de la « pute au grand cœur », des romans de Maupassant (*Boule de Suif*) aux films de Guédiguian, en passant par le cinéma des années 50 ou

l'éphèbe flamboyant à la *Pink Narcissus* pour les gays. Ces mythes se situent toujours du point de vue de l'homme sujet, en plaçant la prostitution du côté d'une joyeuse libération sexuelle : on parle des « filles de joie » ou de « gigolos », qui goment le sordide, la violence et les rapports de domination, ou, du côté du sacrificiel, d'un abandon admirable au désir de l'homme...

Cliché encore : « Je pense que le recours à la prostitution, loin d'endiguer les viols, les favorise, car il entretient l'idée d'un corps féminin en libre disposition pour les désirs masculins, et d'une domination "normale" dans les rapports sexuels », a un jour dit l'une des féministes de l'association *Mix-cité*. D'autres croyances circulent toujours de nos jours, certaines en effet, théorisées au XIX^e siècle mais encore entendues aujourd'hui, selon lesquelles la prostitution serait la conséquence d'un dérèglement sexuel de certaines personnes faisant de qui vend son corps une nymphomane ou un fou de sexe. On entend en revanche que l'existence de la prostitution est *soit* utile à la société car elle permettrait pour les uns de limiter les viols en canalisant les pulsions sexuelles masculines qui sont de toute façon irrépressibles, *soit* dégradante car elle augmenterait justement les violences sexuelles en « normalisant » les rapports sexuels.

Autre cliché : hommes et femmes deviennent prostitué-es parce qu'ils/elles ont été méprisé(e)s ou humilié(e)s ou qu'ils/elles ont eu de graves carences affectives. Il apparaîtrait selon certains que 80 % des prostitué-es aient subi des abus sexuels au cours de leur enfance. Selon Catherine Deschamps, sociologue et auteur du livre *Le Sexe et l'argent des trottoirs*, « la principale manifestation de la putophobie est de dire que, comme la prostitution serait forcément la conséquence d'abus pendant l'enfance, alors les prostitué-es seraient forcément des victimes totales ? Et la logique de cette forme de putophobie serait ensuite de dire qu'on ne peut pas porter crédit aux paroles d'une victime. C'est d'une violence infinie : non seulement on fait entrer entièrement les putes dans la case victimaire, mais en plus on les rend muettes. C'est subir là une double peine. Sans parler du fait que les prostitué-es ne sont pas tous/toutes victimes de violences pendant l'enfance, loin s'en faut, ou victimes de proxénètes



violents ». De nombreuses prostituées disent qu'elles le sont devenues, paradoxalement, pour « se venger des hommes », car se prostituer, c'est les « faire payer », au sens propre et donc aussi au sens figuré. Est-ce vraiment un choix de vie, ou plutôt l'exploitation d'une vulnérabilité ? Kathleen Barry, sociologue, auteur de *L'Esclavage sexuel des femmes*, nous explique que « les hommes et les femmes qui se prostituent ne sont pas tous/toutes "techniquement" en esclavage. À côté des hommes et des garçons esclaves, il y en a qui sont techniquement prostitués par libre choix ». Ainsi la notion de prostitution « libre » sous-entend la lutte énergique contre la prostitution « forcée » et toutes sortes de préjugés et d'a priori.

Qui sont les putophobes ?

Pour Catherine Deschamps, « les putophobes peuvent autant être les personnes qui, en rejetant en théorie la prostitution, rejettent de fait les prostituées, leur interdisant toute légitimité à la parole au motif qu'ils ou qu'elles sont forcément des victimes, y compris d'elles/d'eux-mêmes, ainsi que les personnes qui, n'étant pas putes, sont fascinées par la prostitution, même si les conséquences sont moins graves dans ce second cas. En général, sans doute peut-on voir une part de putophobie chez toute personne qui instrumentalise la prostitution et les prostitué-es pour proposer un projet de société. La prostitution n'est pas une idéologie, c'est une activité commerciale, une pratique : là commence l'hiatus par rapport à nombre des polémiques actuelles sur le sujet. Si projet de société il doit y avoir associé à la prostitution, c'est aux putes de le dire ».

« Féministe, féministe, ma chère sœur féministe, pourquoi ne te vois-je pas venir ? » Les premières putophobes

Maîtresse Nikita, Jean-François pour l'état civil, du collectif Les Putes : « ÊTRE pute, c'est être féministe. » Pas toujours. Françoise Gil est socio-

anthropologue, chercheur au Laboratoire d'anthropologie sociale, rompu au terrain de la prostitution, et s'est penchée sur la question depuis 1998, date à laquelle elle a commencé par faire un travail sur les garçons avant de l'élargir à la population prostituée entière, soit femmes, trans et travestis : « Les putophobes, ce sont les féministes radicales, et ça c'est catastrophique. Pour toutes ces féministes, la prostitution est une horreur, une atteinte à la dignité de la femme. » Pourtant ces féministes n'ont pas toujours été aussi radicales, comme le souligne Catherine Deschamps : « Au début, elles étaient toutes mielleuses : lors des mobilisations des prostituées à Lyon et à Paris en 1975, la plupart des associations féministes qui se sont fait entendre ont soutenu les prostitué-es. Elles l'ont fait au nom de leur vie privée ("la vie privée est politique", disaient-elles), mais ont lâché prise dès qu'il s'est agi de parler de droits du travail. » Selon Camille Cabral, conseillère municipale trans des Verts du XVII^e arrondissement de Paris et accessoirement directrice de l'association PASTT (Prévention, Action, Santé, Travailleurs, Transgenres) « les féministes fondamentalistes, intégristes, quand elles parlent de prostitués, y assimilent la pédophilie, le trafic des êtres humains et la vente du corps comme une marchandise. Pour l'Église catholique ou pour des associations qui sont sous son influence, la prostitution est une menace pour la famille. Le moyen d'éradiquer la prostitution, c'est de ne plus la reconnaître comme une activité "normale", et de ne surtout pas en faire un "métier". Il n'est absolument pas question d'ouvrir un dialogue avec ces courants-là ». Selon les féministes radicales, l'État doit s'engager d'une manière claire dans le refus de la prostitution, notamment en reconnaissant expressément dans le Code civil que le corps est hors commerce, que la prostitution est un des commerces du corps et qu'elle est une atteinte aux droits humains élémentaires : droit à la dignité, au respect de l'intégrité physique, de l'intimité.

Les clients putophobes

Le pourcentage d'hommes ayant eu recours à une prostituée est assez élevé, mais cette pratique est souvent cachée, honteuse. Les statisti-



« Puisque la prostitution subsiste, elle semble mettre en échec l'idéologie de la libération sexuelle ou du soi-disant "amour libre". »

ques sont plus difficiles à établir dans le cas de la prostitution masculine qui n'a pas fait l'objet d'études poussées. Le client se libère d'une relative mauvaise conscience grâce à l'argent qu'il donne (il se sent alors « quitte »). Mais le fait de payer lui permet malheureusement de se comporter en client roi : payer, c'est pouvoir tout se permettre. Les clients pensent souvent que la prostituée est quelqu'un qui s'en fout, ou qui se plaît à être un objet sexuel. Témoignage d'un client : « Je paie bien mon pressing, je me fais bien livrer ma pizza, pourquoi pas payer pour tirer un coup avec une pute... On vit dans une société de consommation, les prostituées sont à consommer, moi je choisis et je paie, c'est tout. » Et Françoise Gil de nous faire remarquer : « Il y a des types qui viennent casser de la pute ou des gens qui n'acceptent pas le contrat. Une passe, ça va très vite, c'est cinq à dix minutes, pas plus. Donc il y a des types qui n'arrivent pas à jouir tout de suite et qui disent : "Eh ben tu m'rends l'argent"... Eh bien non, ce n'est pas ça. Pas mal de clients essaient de marchander aussi genre "tu me fais la totale pour tant au lieu de tant"... »

La peur, donc, paraît être le sentiment le plus partagé par les prostituées. La violence peut évidemment venir du proxénète (violence physique ou psychologique), mais aussi et surtout du client comme nous l'avons vu plus haut, voire des autres prostituées (concurrence). Françoise Gil : « Les prostitutions les plus dangereuses sont celles pratiquées "sur route", c'est-à-dire sur les trottoirs en périphérie des villes, et, pour les femmes, celle pratiquée sur Internet. Pour les garçons, les cas de violence sont surtout liés à la défense d'un territoire ou la compétition avec d'autres prostitués, à certains clients, à la police ou aux "casseurs de pédés". » Mais les rapports conflictuels et les agressions sont, comme pour les femmes, très dépendants du lieu où s'exerce la prostitution. Beaucoup de garçons ont toutefois des clients réguliers, ce qui leur permet d'éviter la rue. Miracle du téléphone portable.

De la putophobie sociale et de l'intériorisation de la honte

Toutes les prostituées, ainsi que ceux qui travaillent sur la question, sont d'accord pour se révolter contre la réalité actuelle de la

prostitution et contre les réglementations en vigueur. Certaines prostituées réclament la reconnaissance de la prostitution comme d'un métier, pour en finir avec la stigmatisation dont elles sont victimes. Leurs revendications portent sur l'amélioration des conditions d'exercice de leur activité (suppression de la répression policière), ainsi que l'obtention d'un statut de « travailleuses du sexe », accompagné d'une couverture sociale et d'une retraite.

Pour le Pr Aron (*Le Figaro*) : « Le plus vieux métier du monde a résisté à tous les assauts administratifs, car il est inhérent aux mœurs éternelles. La reconnaissance de la légitimité de cette profession serait une attitude raisonnable qui abolirait une discrimination frappant une fraction non négligeable des populations féminine et masculine, vouées toutes deux à l'isolement social et à la clandestinité. »

Des prostituées victimes d'un système ?

Des associations, notamment le Mouvement du Nid, l'Amicale du Nid, la fondation Scelles, veulent, elles, faire reconnaître que, sur le principe, la prostitution est intolérable, et qu'on ne peut que souhaiter sa disparition, à terme évidemment, car il ne s'agit pas de prôner le prohibitionnisme. Il ne faut donc surtout pas l'institutionnaliser, mais plutôt chercher des moyens pour qu'elle disparaisse. La réglementer rendrait impossible d'envisager sa disparition. Ce que veut Le Nid, bien au contraire, c'est travailler à la disparition de l'esclavage prostitutionnel : pour le Nid, accepter un statut de la prostitution, c'est en faire un métier comme un autre. Or « ce n'est pas un métier, parce qu'on n'aimerait pas que sa fille le fasse ». Ce à quoi répond Camille Cabral : « C'est toujours les mêmes questions faciles, caricaturales : "Est-ce que vous voudriez voir votre fille ou votre fils dans ce métier ?" Évidemment, dans un contexte français, je dirais non à ma fille, car je ne voudrais pas la voir dans un contexte où la police la taperait, où la police ne la protégerait pas, où il n'y aurait pas de reconnaissance de ce qu'elle ferait, et où la police – encore – lui mettrait des amendes parce qu'elle ferait du "racolage passif". Non je ne veux pas la voir dans cette situation-là. Par contre, si un jour la France respecte les

travailleuses du sexe, reconnaît tous les droits sociaux comme la retraite, les congés maladie, les accidents du travail, tout ce qu'ont les travailleuses et les travailleurs de France, alors je dirai à ma fille que c'est à elle de choisir, mais avec cette conscience qu'elle va choisir quelque chose qui ne va pas lui nuire, ni physiquement ni psychologiquement. »

Les politiques possibles face à la prostitution : les différents régimes

En France, la prostitution est considérée comme une activité libre : une démarche individuelle, un acte privé qui peut s'exercer s'il ne trouble ni l'ordre public ni la morale. Mais l'organisation et l'exploitation de la prostitution (proxénétisme), et ses manifestations visibles (maisons closes, racolage) sont interdites et réprimées.

Aujourd'hui, qu'en est-il en France ? Françoise Gil : « Le gouvernement et puis les politiques ne se mouillent pas, les Verts un petit peu et quelques socialistes. » L'attitude de l'État est incohérente : le ministère de l'Intérieur réprime, celui de la Justice pénalise donc interdit, le ministère des Finances fiscalise donc reconnaît. Camille Cabral : « Actuellement le travail sexuel en France est très difficile mais ce n'est pas à cause des travailleurs/travailleuses du sexe mais à cause de l'Administration, à cause de l'État, et de la loi perverse qui est en fait une prohibition, une putophobie déguisée. »

Le régime prohibitionniste

Il consiste à interdire la prostitution et à exercer une répression contre les personnes qui s'y livrent, l'organisent et l'exploitent. La personne prostituée et le proxénète sont considérés comme délinquants, passibles de poursuites et de pénalités. Ce régime a prévalu en France sous l'Ancien Régime et existe encore dans plusieurs pays (notamment dans certains États des États-Unis, en Chine, dans les pays arabes du Golfe).

Le régime réglementariste

Il part du postulat que la prostitution est « un mal nécessaire », ou un

fait social inévitable. Saint Augustin, V^e siècle : « Supprime les prostituées, les passions bouleverseront le monde. Donne-leur le rang de femmes honnêtes, l'infamie et le déshonneur flétriront l'univers. » Dr Parent-Duchâtelet, 1830 : « Les prostituées sont aussi inévitables « dans une agglomération d'hommes, que les égouts, les voiries et les dépôts d'immondices » ; « elles contribuent au maintien de l'ordre et de la tranquillité dans la société ». Puisque la prostitution est inévitable, il faut la canaliser, la contrôler, l'organiser. La prostitution s'exerce alors sous le contrôle de la police et des municipalités ; elle est insérée dans les structures de la société, localisée dans des lieux précis et soumise à des règles : maisons closes, registres, cartes, fiches de police, avec une surveillance médicale. Ce régime fut celui de la France de 1802 à 1946, et est encore celui de nombreux pays aujourd'hui, comme l'Allemagne, les Pays-Bas, la Grèce, la Turquie. *Note : le réglementarisme a échoué. Il n'a jamais réussi à empêcher la prostitution clandestine dans les rues.*

Le régime abolitionniste

Les partisans de ce régime préconisent l'abolition de la réglementation, mais pas forcément de la prostitution elle-même. Ce type de revendication a pris naissance en Angleterre dans les années 1870. Le texte de référence est celui de la Convention internationale de l'Onu du 2 décembre 1949, « Convention pour la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui », signée par 72 pays, dont l'Espagne, l'Italie, la Belgique, le Royaume-Uni, l'Irlande, le Canada, le Danemark. Une résolution de l'Onu de 1993 proclame que « l'esclavage des femmes et des enfants soumis à la prostitution est incompatible avec la dignité de la personne humaine et avec ses droits fondamentaux ». La F.I.D.H. (Fédération internationale des droits de l'homme) a rejoint le « combat contre l'exploitation sexuelle des êtres humains, y compris la prostitution ». ■

Avvertissement à nos lecteurs : Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

LIBERTÉ ÉGALITÉ PUTOPHOBIE

2 - UNE ÉGALITÉ HOMMES/FEMMES ?

Putophobie. *Le mot est nouveau, si sa signification et ce qu'elle représente ne le sont pas.*

Texte de Clarisse Mériageot

Pet Pride-Pute Pride. Pute et fière d'être pute. Pas si loin phonétiquement finalement, mais tellement plus utile, intelligent et sain. Toujours si l'on peut dire : sorties de leur boîte de maquereaux aussi laids, durs et froids eux que s'ils avaient été congelés, à chaque cause son utilité, à chaque cause sa sincérité. Ici, lutter contre la putophobie. Putophobie. Après l'homophobie : « Pédé ? Pédé moi ? va te rincer la gueule sous le robinet, vieille pute ! » Putophobie. Le mot est nouveau, si sa signification et ce qu'elle représente ne le sont pas. Putophobie.

Garçons, filles et transgenres

En général les garçons pratiquent beaucoup moins longtemps que les femmes. Un garçon, passé un certain âge... Tandis qu'une femme elle, peut travailler pendant trente ou quarante ans.

Contrairement aux femmes et aux transgenres, les prostitués garçons bénéficient souvent d'une couverture sociale du fait qu'ils résident encore chez leurs parents ou qu'il l'ont acquise lors d'un premier contrat de travail. Avec une réserve notable pour les immigrés en situation irrégulière. La proportion d'hommes a considérablement augmenté ces dernières années. Selon la police, un tiers des prostitué-es seraient des hommes. En moyenne donc plus jeunes que les femmes. Selon l'étude de Laurindo da Silva, les garçons font leur entrée dans la prostitution un peu plus tôt que les transgenres : 38 % des garçons commencent à se prostituer entre 17 et 20 ans contre 29 % des transgenres. Ils sont en majorité d'origine française, beaucoup d'entre eux étant issus de la migration maghrébine (dont une forte proportion de transgenres). Mais, comme pour la prostitution féminine, on assiste actuellement à une arrivée massive de jeunes gens venus de l'Est. Bien que le proxénétisme soit rare dans le cas de la prostitution masculine, ces garçons de l'Est sont souvent sous contrôle d'hommes plus âgés. Beaucoup sont en provenance d'Amérique du Sud et quelques-uns du Moyen-Orient et d'Asie. Ils arrivent à la prostitution souvent par l'intermédiaire d'un copain après une rupture conflictuelle avec le milieu familial, la drogue peut aussi favoriser cette entrée mais n'est pas prépondérante. À l'inverse, pour des garçons de milieu favorisé, ce peut être une angoisse face à des problèmes existentiels ou conjoncturels. Jean Feschet (*Garçons pour trottoirs*) : « C'est l'intolérance dont l'entourage fait preuve à l'égard du garçon homosexuel qui finit par condamner certains d'entre eux à la prostitution. » Mais, toutefois, toujours selon Laurindo da Silva, il est courant

d'observer chez la plupart d'entre eux une distanciation entre le fait de coucher avec des hommes contre de l'argent et un rapport possible à l'homosexualité.

Il faut aussi constater, comme le souligne le sociologue Lilian Mathieu, une différence fondamentale entre prostitués garçons et transgenres tant dans les pratiques que les clients et les lieux où s'exerce la prostitution. Il en va de même dans les modes de rémunération : à l'inverse des transgenres où l'échange prestation sexuelle/argent est direct, les garçons peuvent accepter des cadeaux en nature ou d'être hébergés temporairement chez un client/ami/amant. On peut aussi souligner le peu d'intérêt manifesté par les chercheurs ou les équipes de prévention pour la prostitution masculine, ce qui n'est pas le cas pour celle des transgenres.

En tout cas, un point commun entre les prostitutions féminine, transgenre et masculine est qu'elles s'adressent aux hommes. La chance...

« Plus de caresses moins de C.R.S. » : De la répression policière

Si la prostitution est moins visible sur les trottoirs, du fait de l'article 50 de la loi du 18 mars 2003 sur la sécurité intérieure qui pénalise le « racolage passif » et en fait un délit passible de prison, elle se déplace à la périphérie des villes, parfois sur de très grandes distances.

Elle s'est aussi adaptée aux techniques du temps comme l'Internet, ou reste cantonnée plus traditionnellement dans des studios, dans les salons de massage, dans les hôtels.

Selon des statistiques de 2004, 950 personnes ont été condamnées pour racolage et 987 pour proxénétisme.

Françoise Gil raconte : « Tout dépend des endroits où la prostitution est pratiquée, mais au bois de Vincennes par exemple, c'est un harcèlement quotidien. Les flics passent, interpellent, mettent un PV pour racolage. À un moment, on les emmenait à l'Usit (Unité de soutien aux investigations territoriales), c'est-à-dire une unité spéciale créée par Sarkozy en octobre 2003. C'est un commissariat qui ne s'occupe que du racolage. Là on emmène les prostitué-es encore menotté(e)s, on les déshabille, on confisque leur soutien-gorge, on fait une fouille à corps, on les place en garde à vue, et ça peut aller jusqu'à vingt-quatre heures au commissariat. Après, ça peut donner lieu aussi à une condamnation par le tribunal ou plutôt à une *comparution* devant le tribunal. J'ai pour ma part assisté à pas mal de procès et il y a eu des amendes, mais jamais d'amendes de 3 750 €





car je rappelle que le racolage peut être puni de 3 750 € d'amendes et deux mois de prison. Je n'ai jamais vu des sommes atteignant ce montant. C'était souvent 500 €, par exemple, ou bien quelques confiscations de camions... Pour les transsexuels c'est la catastrophe, elles sont complètement prises à la gorge. Elles ont un premier PV à 35 €, une demi-heure après un autre à 90 € pour refus d'obtempérer, et au final elles ont des sommes fabuleuses à payer, des 600 € par mois voire plus. Elles arrivent à peine à payer. » Mais il y a de plus en plus de magistrats qui ne sont pas d'accord avec cette loi. Déjà pour eux, du point de vue du droit, ils estiment que "passif" ne peut pas constituer un délit [...] : alors les magistrats relaxent ou donnent des peines symboliques. Il y a vraiment une bonne majorité d'entre eux qui n'est pas d'accord. Il y a eu récemment une fille qui, le mois dernier je crois, a été convoquée deux fois par la même Chambre et la femme magistrat lui a dit : "Faites passer le message : 'Arrêtez d'encombrer ma Chambre !' Merci !"

Cette loi pour la sécurité intérieure (L.S.I.), il faut le préciser, est aussi terrible au niveau de la santé publique, des épidémies, V.I.H., V.H.C., et tout ça parce que les associations ne peuvent plus toucher les prostituées pour faire de la prévention. Les filles de réseaux m'ont effrayée. Elles ne sont pas très au courant de la question du sida. Or, il y a un client sur deux qui demande un rapport non protégé. Personne ne nous a dit "je fais des passes sans préservatif", mais on se doute qu'une fille qui est obligée de rapporter une certaine somme à son souteneur acceptera... Je me souviens à Dauphine, quand on a commencé à parler de ça, il y a des clients qui payaient jusqu'à cinq ou six fois le prix d'une passe pour avoir un rapport non protégé. Il en va de même pour beaucoup de garçons venus de l'étranger, sans papiers, qui se regrou-

pent entre eux mais sont très difficiles à approcher par les associations. Pour les autres, selon une enquête de l'O.F.D.T., 68,5 % des garçons mentionnent l'usage systématique du préservatif et 80 % chez les transsexuels. »

Du côté des prostituées : extension du domaine de la lutte

« Il faut donner la parole aux prostituées, explique Catherine Deschamps, dans leur diversité de profil, aussi bien aux putes libres de tapiner, qu'à celles ou ceux qui font cette activité par défaut ou par contrainte. Mais même si, pour l'instant et en raison du stigmate, il est difficile d'obtenir un discours de vérité de la part des putes (comme d'ailleurs de la part des groupes de pression qui parlent à leur place sans rester à leur place précisément), c'est en écoutant de plus en plus leur parole que, peu à peu, on pourra parler des paradoxes de cette activité et sortir des caricatures. » L'association dont Françoise Gil est présidente essaie d'organiser des tables rondes avec magistrats, avocats, juristes, des débats contradictoires d'une part sur les droits - elles n'en ont pratiquement aucun -, de l'autre sur les lois et leurs effets.

Pute Pride, Gay Pride, même combat ?

« La première Gay Pride à Paris, si je me souviens bien en 1977, rassemblait à peine quelques centaines de personnes, note l'ethnologue Catherine Deschamps. Comme la Pute Pride du samedi 18 mars 2006 : trente ans plus tard, la Gay Pride, enfin "la marche de la fierté LGBT", pour utiliser la nouvelle "terminologie", est une des plus grosses manifestations annuelles dans la capitale. Certes, entre les premières manifs, très politiques, et aujourd'hui, ou la place

« *La prostituée n'est pas l'équivalente de la boulangère, elle est l'équivalente de la baguette, et c'est ça qui est profondément sacrilège.* »

des établissements commerciaux est énorme, il y a un glissement. Je ne crois pas que l'on puisse dire que la Pute Pride soit exactement l'équivalent de la Gay Pride. Le point commun, c'est qu'il s'agit de lutter contre des "phobies", qu'il s'agisse de putophobie ou d'homophobie. L'autre point commun, c'est que, de fait, la Pute Pride a été initiée par le milieu gay, notamment par des gens qui font partie d'Act-Up. Le collectif "les putes" affiche d'ailleurs la couleur, puisqu'ils disent être une association "non mixte" (entendre réservée aux prostituées) "trans-pédé-gouine". Sinon, pour les différences, il me semble que ce que "les putes" revendiquent, c'est le fait que la sexualité puisse être ouvertement monnayable (ce qui ne fait pas partie des revendications de la Gay Pride). Je ne sais pas s'ils figurent les prémices d'une nouvelle révolution sexuelle. Rendre visible l'échange d'argent ou, en général, de cadeaux en tout genre, dans la sexualité, ça existe déjà clairement dans d'autres pays actuellement, et, par ailleurs, il n'y a pas si longtemps en France, il y avait la dot dans les mariages bourgeois, où il s'agissait d'associer et de multiplier des intérêts économiques. En outre, quand bien même nous serions à l'aube d'un changement dans les normes sexuelles (après tout, nos façons de catégoriser la sexualité datent seulement du XIX^e siècle), ce ne serait pas la seule conséquence de la Pute Pride. La Pute Pride ne fait que participer, peut-être, à un mouvement plus global. Le fait d'avoir "outé" que l'hétérosexualité est une norme, le fait d'avoir rendu visible la norme en somme (depuis les débats sur le Pacs entre autres et sur les différentes formes d'unions gaies et lesbiennes dans les pays occidentaux) contribue à mon sens davantage à faire bouger les choses. Hélas, je ne crois pas qu'un monde sans normes existe... Reste à savoir si celles qui se substitueront peut-être aux anciennes, lentement, produiront moins d'injonctions et moins d'enfermement. En quelque sorte, nous sommes dans une économie de risques, et la question est de savoir ce qui crée les meilleures conditions d'une liberté équitable. » ■

.....

À lire : *Homosexualité et prostitution masculines à Paris 1870-1918*, Régis Revenin, L'Harmattan.
Le Sexe et l'argent des trottoirs, Catherine Deschamps, Hachette Littératures.

J'ai des choses à vous dire, Claire Carthounet, Éditions Robert Laffont.
Les Garçons de passe (enquête sur la prostitution masculine), Jean-Luc Hennig, Éditions Libres Hallier, 1979.
Les Cow-boys de la nuit, Michel Dorais, H & O Éditions.
Arraché au trottoir - Le drame de la prostitution masculine, Joël Weiss, Garancière.
Garçons pour trottoir, Jean Feschet, La Découverte.
Systèmes réglementaristes ou systèmes abolitionnistes, Denise Pouillon-Falco, Onu.
Le Prisme de la prostitution, Gail Pheterson, L'Harmattan, 2001.
 « Sur la prostitution de jeunes garçons », René Sherer et Guy Hocquenghem in *Recherche*, n° 26, 1977.
Prostitution : les uns, les unes et les autres, Daniel Welzer-Lang, Odette Barbosa, Lilian Mathieu, Métailié, 1994.
 « Entre l'aliénation du corps et sa libre disposition. Les politiques de la prostitution », Lilian Mathieu in Didier Fassin et Dominique Memmi : *Le Gouvernement des corps*, E.H.S.S., Paris, 2004.
Marché au sexe, Gayle S. Rubin, Judith Butler, EPEL, Paris, 2001.
La Prostitution. Analyse juridique et choix de politique criminelle, Lucile Ouvrard, L'Harmattan, Paris, 2000.
Histoire de la sexualité, t. 1, La Volonté de savoir, Michel Foucault, Gallimard, Paris, 1976.
 « En marge du comptoir. Notes de recherche sur la prostitution maghrébine masculine à Marseille », L. Gaissad in *État de la recherche et d'évaluation 2001*, Autres Regards, Marseille, 2001.

Sur le Web :
www.lesputes.org
www.femmespubliques.org
www.cabiria.asso.fr
www.travaildusexe.com
www.chestella.org
www.mouvementdunid.org
www.fondationscelles.org
www.actupparis.org
www.chiennesdegarde.org
www.sexworkeurope.org

Avertissement à nos lecteurs : Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

La révolution Internet a ouvert de nouveaux champs au sexe tarifé

ESCORT-BOYS : LA TENDANCE GLAMOUR ?

Paris serait la ville qui compte le plus d'escort-boys après New York et Los Angeles

Texte de Mike Yve

Dès l'Antiquité, l'exercice de la prostitution, pourtant légal, est socialement honteux.

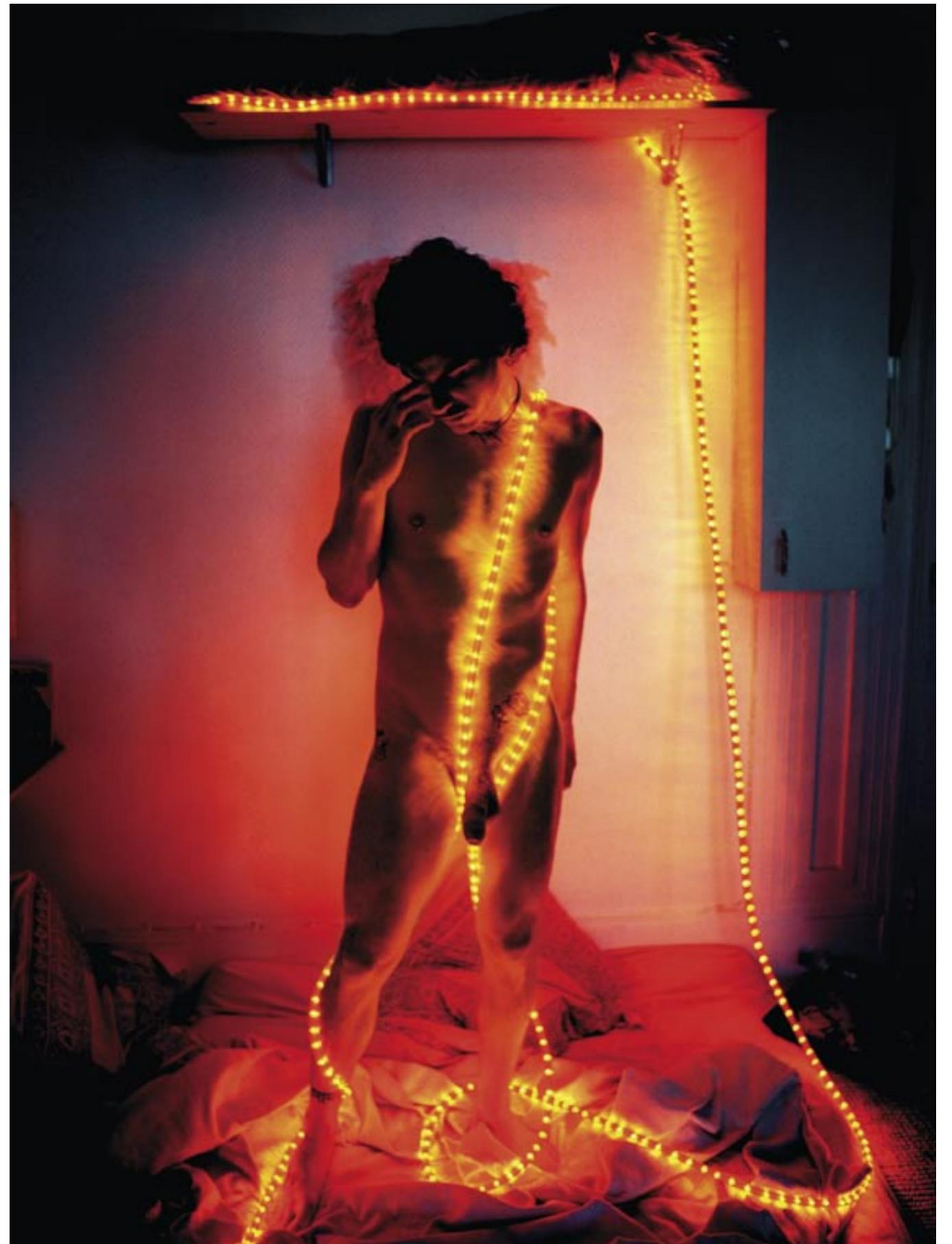
Dans la Grèce antique, la prostitution masculine n'était pas un objet de scandale. Les maisons closes de garçons existaient au grand jour, partout dans la ville, les cités prélevant officiellement une taxe sur les activités des prostitués au même titre qu'une autre activité professionnelle. Le client d'une telle maison n'était frappé de réprobation ni par la loi, ni par l'opinion publique. Incidemment, l'existence d'une prostitution masculine à grande échelle montre que l'homosexualité ne se cantonnait pas dans une classe sociale favorisée. Si les citoyens moins aisés n'avaient guère le temps ni les moyens de pratiquer les rituels aristocratiques (observation au gymnase, cour amoureuse, cadeaux), chacun avait néanmoins la possibilité d'assouvir ses penchants en recourant à la prostitution.

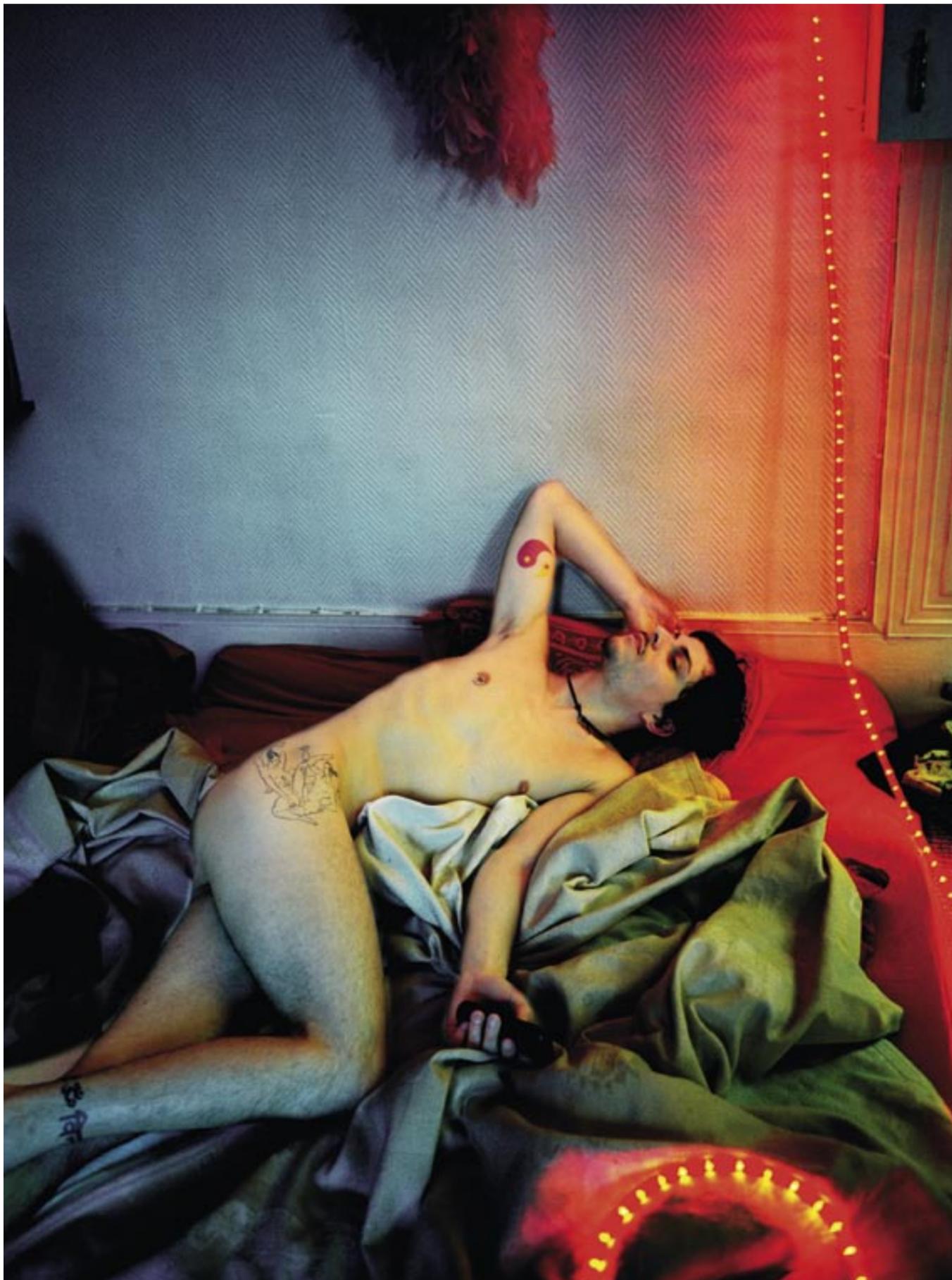
Un autre motif de recours aux prostitués était l'existence de tabous sexuels. Par exemple, le fait de pratiquer une fellation était considéré par les Grecs comme un acte dégradant. Par conséquent, l'éromène (amant) n'était pas censé demander cette faveur à son éraste (bien-aimé), futur citoyen. Il s'adressait de préférence à un prostitué. À partir de cette évocation historique, on observe que, dès l'Antiquité, le prostitué, bien que se livrant à des activités légalisées mais jugées honteuses, est un banni. L'activité de prostitution était donc du ressort d'esclaves ou, de manière générale, de non-citoyens. À Athènes, pour un citoyen, être prostitué entraînait des conséquences politiques importantes, comme la perte des droits civiques publics. Le raisonnement grec est explicité par Eschine : le citoyen qui s'est prostitué ou s'est fait entretenir est privé de parole publique car « celui qui a vendu son propre corps pour que les autres en usent selon leur plaisir n'hésiterait pas à vendre les intérêts de la communauté dans son ensemble ». Pour les Grecs, un prostitué était donc « à la disposition des plus dissolus, un geai [...]

une buse [...] présentant son derrière à qui en voulait » et, par définition, quelqu'un qui abdique sa propre dignité pour satisfaire les désirs d'autrui.

La culture gay auréole l'activité de prostitué d'un potentiel sexy

Aujourd'hui, alors qu'elle revêt de nouveaux aspects, la prostitution masculine est peu médiatisée et assez peu étudiée. Contrairement à la prostitution féminine qui fait régulièrement l'objet de reportages et qui semble être l'unique cible des lois récemment adoptées pour lutter contre la prostitution, son homologue masculine est le plus souvent ignorée. Nos sociétés occidentales, dominées par des institutions patriarcales qui ont longtemps nié aux femmes leur statut de citoyennes, produisent un désintérêt (pour ne pas dire un déni) pour les hommes pratiquant une basse besogne réservée à la gent féminine. Longtemps délaissée par les milieux scientifiques, l'étude de la prostitution masculine commence seulement dans les années 80 à intéresser les sociologues qui procèdent à des études de cas, essentiellement en Amérique du Nord. Si la prostitution masculine est un domaine difficile à étudier, de par sa nature clandestine, c'est parce qu'elle est déconsidérée, voire méprisée, par les institutions et les acteurs de la morale hétéronormée. Récemment, Michel Dorais, qui a dirigé l'étude *Les Cow-boys de la nuit, prostitués masculins en Amérique du Nord* (parue aux Éditions H & O, en 2003), a classé les prostitués masculins selon quatre catégories : les prostitués de la dérive dont le choix de la prostitution s'impose plus qu'il ne se propose ; ceux de l'appoint, qui ne pratiquent qu'occasionnellement pour des raisons principalement financières ; ceux de l'appartenance, qui ont grandi dans ce milieu et y ont été introduits par un proche ; enfin ceux de la libération, dont c'est un choix conscient et





La prostitution masculine est peu médiatisée et assez peu étudiée.

Contrairement à la prostitution féminine

parfois même un besoin. Ce panorama, construit selon quatre pôles (la dérive, l'appoint, l'appartenance, la libération), permet à Dorais de dire qu'« il n'y a pas une prostitution masculine, mais des prostitutions masculines, qui correspondent [...] à des scénarios de vie, voire à des besoins personnels différents ».

Contre-culture minoritaire et subversive qui subvertit les principes hégémoniques de la morale hétérosexuelle, la « culture gay » affiche une tendance à « glamoriser » les activités des sexworkers. Le culte du corps, l'attraction sexuelle, le potentiel sexy des « garçons à louer » sont autant de thèmes qui nourrissent, entre autres, le cinéma queer. Tout le monde se souvient de *Hustler White*, le film de Bruce La Bruce et Rick Castro, tourné en 1995, relatant les aventures des prostitués mâles de Santa Monica Boulevard, à Los Angeles. La sortie du film dans l'Hexagone avait fait pas mal de bruit, le film ayant échappé de peu à la censure. L'ex-mannequin Tony Ward, tenant du rôle titre (assurément l'un des plus beaux torsos du cinéma d'auteur des années 90), a largement contribué à auréoler l'activité de prostitué d'un incontestable potentiel sexy. Le personnage joué par Ward, Monty, est un beau gosse miche-tonneur qui entraîne le narrateur du film (joué par Bruce La Bruce en personne) à la rencontre des personnages de son quotidien : clients, stars du porno et autres hustlers de Santa Monica. Plus près de nous, une autre figure d'escort-boy sexy en diable est le personnage d'Hector dans *Party Boys* de Dirk Shafer (2002). Ajoutons que cette production, dont l'esthétique s'inspire de l'ambiance des standards des pornos américains, traite (de façon somme toute très

manichéenne) de l'initiation gay du héros, John, un jeune policier qui a quitté sa ville natale pour s'installer à West Hollywood et mieux vivre son homosexualité. Hector, son nouvel ami, déniaisera John, le plongeant dans la culture gay des « parties » de West Hollywood comprenant la surconsommation du sexe, de la drogue et de la techno. Hector incarne l'escort rêvé : plastique superbe, regards de braise, semblant droit sorti d'une production porno filmée par John Rutherford. Escort-boy sublime, au torse ondulant au rythme des soirées organisées dans les capitales américaines gays, hanté par la perspective de voir sa beauté s'étioler, Hector brûle sa vie dans une consommation abusive de drogues, et le spectateur assiste, impuisant, à sa descente aux enfers...

Un peu voyou, borderline en ce qui concerne le statut plus ou moins légal de son activité commerciale, préoccupé de son corps et de ses performances sexuelles, volontiers consommateur de substances dopantes, mais farouchement indépendant, l'escort-boy est entré dans le catalogue des fantasmes gays. Plus globalement, la production cinématographique à coloration gay/queer des dix dernières années a renforcé le fantasme gay du garçon qui vend ses charmes. Le sexworker, qu'il soit tapin ou escort-boy, est un fantasme gay au même titre que les hommes en uniformes, les beurs et autres canailles à belles gueules. Parallèlement à ce processus de « glamorisation » de l'escort-boy, il semblerait qu'il y ait un tournant dans la façon dont les spécialistes de l'amour tarifé proposent leurs charmes. La France n'échappe pas au phénomène des escort-boys qui, il y a quelques années encore, n'était visible que dans les peti-

tes annonces des dernières pages des gratuits gays américains que les gays hexagonaux parcouraient, fascinés, à l'occasion de leurs voyages outre-Atlantique. Selon l'analyse récente faite l'année dernière par les rédacteurs de l'émission télévisée *Élevons le débat*, programmée par Pink TV (avril 2005) et consacrée à la prostitution masculine, Paris serait la ville qui compte le plus d'escort-boys après New York et Los Angeles... Les « escort-boys » sont des jeunes hommes qui vendent leur corps, leur présence, et fixent le tarif de leurs prestations entre 150 et 200 € de l'heure. Si certains se consacrent entièrement à cette activité de prostitution, dans un contexte global de précarité de l'emploi, certains tiennent ce rôle tout en exerçant d'autres activités professionnelles, il leur sert d'appoint. Prostitué ? Le terme n'est plus à la mode, escort est moins connoté. Le terme « glamorise » les activités de ceux qui vendent des rapports sexuels à la carte et assouvissent les fantasmes de leurs clients.

Escort boy, un choix assumé ?

Où exercent les escort-boys ? Depuis la loi Marthe Richard de 1946, les maisons closes de garçons ne sont plus que de vagues souvenirs, évoqués brillamment et avec mélancolie par Frédéric Mitterrand dans son autobiographie *La Mauvaise Vie* (Éditions Robert Laffont 2005). Si le traditionnel recours aux prostitués mâles ramassés sur l'asphalte se pratique toujours, il semblerait qu'il soit quelque peu en recul. Il n'y a pas un mais plusieurs types de prostitués parmi lesquels les escort-boys. La révolution Internet est passée par là. Grâce aux moteurs de recherche comme Google, c'est plus simple, le client peut entrer en contact avec des centaines de garçons qui exercent seuls. Les escort-boys entendent vivre comme bon leur semble. Ils ont souvent la trentaine, leur activité est un choix assumé, ils fixent leur emploi du temps et choisissent leurs clients. Avec la propagation, partant une certaine visibilité du phénomène, l'activité de prostitution masculine sur le mode de l'escort-boy a gagné en « politiquement correct », même si ce métier s'exerce la plupart du temps dans l'ombre, sous un pseudonyme, à l'écart des critiques. Il y a ceux qui se considèrent comme de vrais professionnels qui se louent pour une heure, une journée, un week-end ou pendant deux semaines. Aux États-Unis, on compte parmi eux la plupart des porno-stars des Majors de la production cinématographique gay. En France, cette « industrie » étant plus jeune, plus dispersée, moins organisée, elle produit moins de stars et il est difficile d'affirmer, même si c'est hautement probable, que ces acteurs se livrent systématiquement aux activités d'escort. Quoi qu'il en soit, s'ils sont aussi escort-boys, le contexte moral et social dans lequel ils évoluent ne leur permet pas d'assumer ces activités au grand jour, et encore moins de donner une interview à ce sujet.

Deux escorts, vivant en France, ont bien voulu jouer le jeu et se prêter aux questions de *Préf*. Leur profil, si l'on se réfère à l'étude de Michel Dorais, conjugue à la fois le scénario de la libération (caractéristique des jeunes

hommes pour qui la prostitution représente une manière de vivre leurs fantasmes, de faire de nouvelles expériences sexuelles et de contribuer à leur épanouissement personnel) et celui de l'activité d'appoint matériel. L'un vit dans la capitale, l'autre dans le Sud-Ouest. Ces deux beaux gosses, tous deux escort-boys occasionnels, se sont soumis à une interview. Dans leurs réponses, ils présentent chacun leurs conceptions du « métier » d'escort-boy à la française, celles-ci tordent quelque peu le cou aux idées reçues. Ils ont une bonne estime d'eux-mêmes, apprécient leur activité et, dans une certaine mesure, ont une image positive de leurs clients. Dans les deux cas, ils entretiennent de bons contacts avec leur famille. Chacun d'entre eux a un partenaire et mène une vie de couple. Ils affirment avoir pleinement choisi leur métier de complément. À peine perçoit-on dans leur discours une certaine rébellion contre les valeurs traditionnelles.

Interviews. (Les prénoms des deux jeunes hommes interviewés ont été changés afin de préserver leur anonymat.)

Éric vient de fêter ses 30 ans, il est brun, 1,80 m pour 73 kg, bronzé, mince et musclé. Éric donne le sentiment de vivre à cent à l'heure. Il répondra sans hésitation aux questions. Il parle vite, presque nerveusement, ponctuant la conversation de beaux sourires qui illuminent son physique latin. Éric passe une heure et demie par jour dans un club de gym, en moins d'un an, il dit que ses « épaules ont pris trois centimètres » de circonférence. Il exerce depuis peu une activité de relations publiques. Clubber, il aime la nuit, la house. Éric, escort-boy occasionnel, est basé à Paris.

Comment es-tu devenu escort ?

J'avais besoin d'argent... rapidement. Quoi de plus lucratif et d'aussi peu prenant au niveau du timing. Taux horaire maximum... mais pas envie d'être dealer non plus.

Comment concilies-tu ton travail initial et ton job d'escort ?

Je ne concilie pas. Je fais la part des choses. Et, quand je suis avec un client, je ne réfléchis pas, je fonce... C'est une heure maximum. Il prend son pied et je me tire. Ça n'interfère aucunement dans ma vie !

Qui rencontres-tu ? Quel est le profil social de tes clients ?

Des mecs friqués, la quarantaine, qui veulent se taper de la chair fraîche sans avoir à se prendre de râteaux en boîte... Des étrangers et des Français. Quelques très bonnes surprises cependant. Récemment, un New-Yorkais, la trentaine, magnifique... C'était génial, mais il a quand même payé !

Que te demandent-ils ? Que leur proposes-tu ?

Ils sont passifs la plupart du temps. En tant qu'actif je me refuse généralement à être passif, sinon il leur faut payer le double... Du fist beaucoup... À croire que ça les fait triper d'être la larve d'un mec mignon.

Quels sont tes tarifs ?

C'est 200 € minimum pour une heure... Plus c'est trash, plus ils cas-



quent... Je leur propose de prendre leur pied tout simplement. S'ils me demandent quelque chose que je ne sais pas faire, je refuse...

As-tu envisagé d'être escort à plein temps ?

Non, pas du tout ! C'est pour améliorer le quotidien uniquement. C'est pas ça la vie ! J'ai ma carrière et mon mec que j'aime (lui aussi est escort à ses heures perdues).

Quelles sont tes relations avec ta famille, tes parents ?

Excellentes ! J'ai un groupe d'amis et ma famille qui comptent plus que tout pour moi... Aucun problème de ce côté-là... Escort, c'est juste comme si je jouais au bridge une fois par semaine... Ou plutôt, comme si je tournais un porno (j'ai déjà tourné... une fois).

Évoques-tu tes activités d'escort avec tes amis, ton entourage ?

Oui, avec certains amis... Et avec mon mec, bien sûr. C'est ma vie, ils ne me jugent pas. Tant que j'assume ce que je fais et que je ne me perds pas. Et c'est le cas...

Sébastien a 33 ans. Mesurant 1,90 m pour 80 kg, il affiche un physique sportif. Il est brun, le cheveu ras, l'allure élégante. Sébastien, salarié d'une collectivité territoriale, escort-boy occasionnel, est basé dans le Sud-Ouest :

Comment es-tu devenu escort ?

Mon job paye mal, il est dans mes cordes, mais j'aime le luxe et avoir de l'argent dans les poches. J'ai commencé sur les réseaux téléphoniques, maintenant j'ai un blog.

Comment concilies-tu ton travail initial et ton job d'escort ?

Je travaille en centre ville, je peux moduler mes pauses déjeuner, sinon, c'est entre 19 h et 20 h, ou, pour ceux qui ont plus de temps, c'est à partir de 21 h. Ce n'est pas un problème, je m'adapte. Au début, je les ferre, je cerne leurs attentes, leurs fantasmes, après je me fais un peu désirer. Je ne me rends pas systématiquement disponible, je ne travaille pas à l'américaine. Souvent, il faudrait que ce soit « maintenant tout de suite », ce n'est pas toujours possible.

Qui rencontres-tu ?

Je rencontre beaucoup d'hommes mariés, ceux-là veulent te voir pendant une heure dans la journée, ils préfèrent que tu puisses les recevoir ou alors ils te font venir le dimanche soir, les nuits d'été, lorsqu'ils rentrent des week-ends passés avec leur femme et leurs enfants, qu'ils ont laissés à Arcachon ou Lacanau. Ils sont soulagés d'être un peu seuls, ils ont envie de baiser, ils te font entrer dans leur maison ou leur appartement bourgeois, et ils te baisent ou se font baiser à proximité des meubles sur lesquels sont disposés des cadres où tu peux les voir avec leur famille. La première fois qu'un homme m'a introduit chez lui, j'ai vu une paire de chaussures de femme, tout près du lit. Parfois le téléphone sonne, ils répondent, c'est madame, ils font comme si de rien n'était et ils reprennent les choses où ils les avaient laissées, sans complexe, après avoir raccroché.

Je vois aussi pas mal de VRP, en déplacement, eux ont plus de temps, ils te reçoivent à l'hôtel, dans des zones d'activités commerciales, un peu à l'écart des centres ville, ils ont plus de temps. Les réguliers m'appellent ou m'envoient un texto.

« Il y a pas mal de cérébraux. Il faut être bon comédien et oublier ses propres préférences. »

Quel est le profil social de tes clients ?

Le profil social des clients se démocratise. Il y a pas mal de VRP donc, des fonctionnaires parmi lesquels les hauts fonctionnaires, des hommes d'affaires bien sûr. Mais il y a des mecs qui économisent et m'appellent tous les deux mois. Je ne fais plus dans le trop « bas de gamme ». Au début de mon installation dans le Sud-Ouest, j'allais chez un type dans une cité, mais c'était trop sinistre, j'avais le sentiment que le type vivait d'allocations. Je me sentais mal après. Un jour, j'ai laissé tomber. Mais j'ai aussi, parmi mes clients, des gens de la télé, des célébrités qui ne fréquentent pas le milieu gay. Quand tu plais au type, il te paie le train, l'avion. Déjà, lorsque j'habitais Paris, j'avais rencontré un présentateur télé.

Que te demandent-ils ? Que leur proposes-tu ?

Il y a pas mal de cérébraux. Il faut être bon comédien et oublier ses propres préférences. Certains aiment les insultes, j'ai des clients qui me demandent des scénarios. Il faut tenir le rôle. Je ne peux pas jouer de rôles de soumission, c'est une question de caractère, je préfère jouer le rôle inverse. Je suis le dominant, et j'ai la panoplie pour : uniformes, cuir. Mais j'ai peu de demandes vraiment hard. Pour l'excitation et pour bander, je n'aime pas avoir recours à des pilules du type Viagra. Je préfère mettre une vidéo. Quand on est escort, il faut pouvoir se concentrer ; lorsqu'il n'y a pas possibilité de mater un film, je me concentre sur des scènes fortes vécues avec des amants qui m'excitent.

Quels sont tes tarifs ?

Je prends un peu moins cher que les escorts parisiens. Pour une heure, c'est environ 130 €, mais cela dépend aussi des exigences du type. Pour une soirée, c'est plus cher. Lorsque je reçois, c'est plus cher aussi. C'est un confort pour le client, c'est plus discret. Mon appartement est situé dans un quartier calme, mais proche du centre ville. J'ai peu de voisinage direct.

Que proposes-tu à tes clients ?

Je ne propose pas, je m'adapte. Comme je te l'ai dit, il faut être comédien. Mais il y a des trucs que je refuse. Je refuse d'être ligoté, fouetté, les plans trop hard qui entraîneraient des traces corporelles, ce ne sont pas mes trips.

As-tu envisagé d'être escort à plein temps ?

Oui, c'est tentant, je peux gagner en deux ou trois jours l'équivalent d'un mois de mon salaire... Et sans que je sois contraint par les horaires, sans avoir à affronter un patron, les bassesses des collègues de travail... Mais comment assumer ce job qui fait de vous un marginal, limite hors la loi ? Que dire à ses parents, ses amis ?

Quelles sont tes relations avec ta famille, tes parents ?

Elles ont été difficiles lorsqu'à l'âge de 20 ans j'ai annoncé mon homosexualité à mes parents. Il y a eu une période d'incompréhension, une certaine forme de rejet qui a duré quatre à cinq ans. Ma mère était persuadée que c'était une erreur de parcours, que j'étais

influencé... Et puis ils ont évolué. Maintenant, mes parents fréquentent mes amis, ils sont bien intégrés à mon cercle. J'ai même du mal à croire que ça se soit si mal passé au départ.

Évoques-tu tes activités d'escort avec tes amis, ton entourage ?

Très peu, seulement avec mon meilleur ami et avec mon compagnon. Je ne vis pas seul. Il est parfaitement au courant et ne voit pas d'un mauvais œil mes activités. Mais le partage s'arrête là. La pression sociale, normalisante, est trop forte. Nous ne sommes pas à Los Angeles où, globalement, dès que tu réussis en affaires, quelle que soit la nature de celles-ci, tu es respecté, admiré même. Je vis et travaille dans une grande ville de France aux mœurs conservatrices, mes clients sont pour moitié au moins des bourgeois ; cette classe sociale est toujours la classe dominante, elle est soucieuse des apparences. L'hétérosexualité est la règle, une vie d'homme accompli passe par une situation respectable, un mariage réussi, de beaux enfants, une résidence secondaire près de l'océan. La parfaite photo de famille ! En province, les cercles sont assez fermés, je connais pas mal de notables. J'ai une vie, un mec. Jamais je n'accepterai qu'un homme m'installe, je ne veux pas devenir un gigolo et perdre un jour mon indépendance. ■

.....

À lire :

Michel Dorais, *Les Cow-Boys de la nuit, prostitués masculins en Amérique du Nord*, Éditions H & O, 2003.
Frédéric Mitterrand *La Mauvaise Vie*, Éditions Robert Laffont, 2005.

Sur le Web :

www.sogides.com/editionshtml/vlbdorais.htm
Entretien avec Michel Dorais réalisé en 2003
www.bayswan.org

Ce site offre des liens vers presque tous les organismes de défense des droits des travailleurs du sexe qui possèdent un site Web. Les liens changent de temps à autre, à mesure que de nouveaux sites sont créés. Contient une liste impressionnante de sites internationaux.

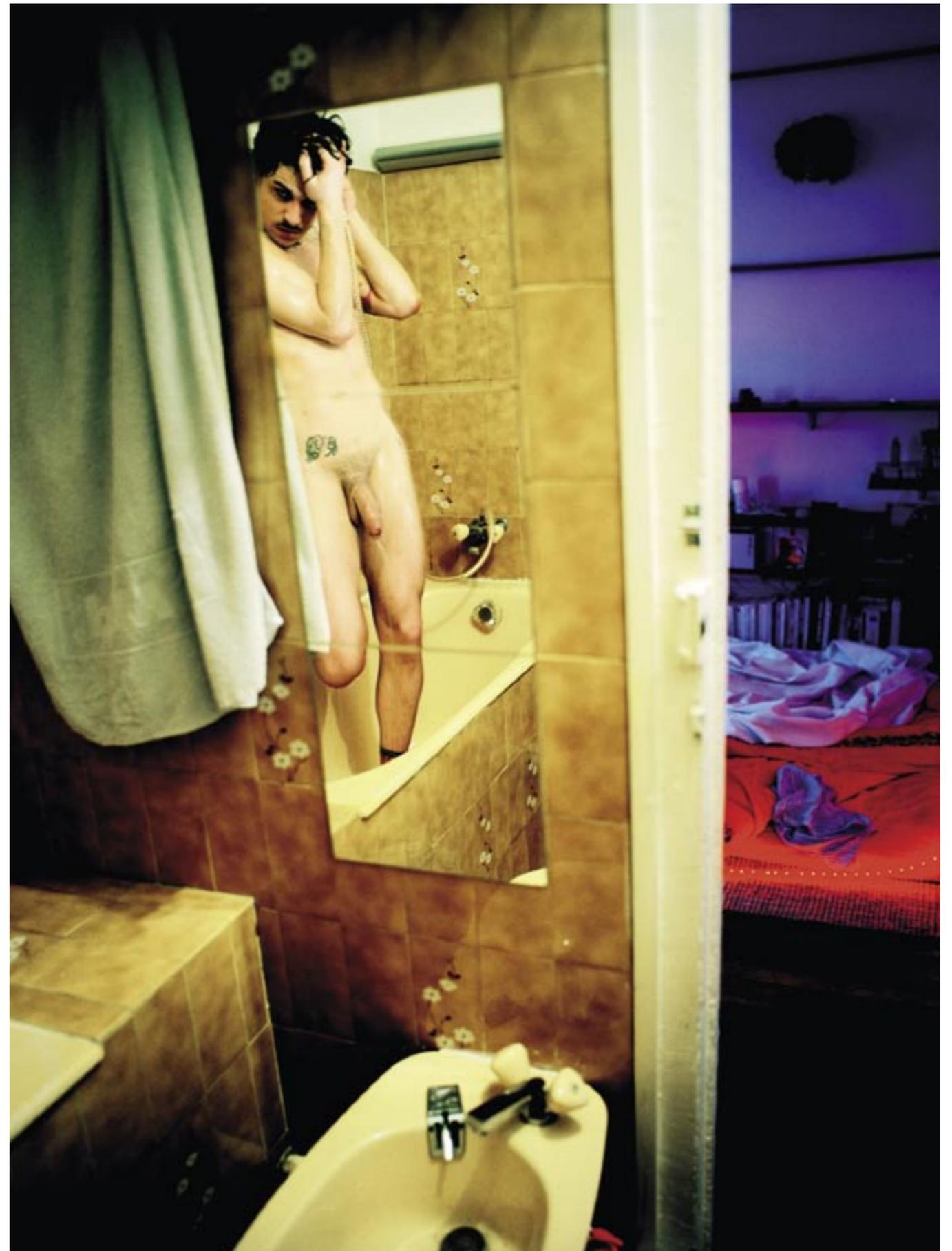
À voir :

Hustler White, 1996, de Bruce La Bruce et Rick Castro, avec Tony Ward, Ron Athey.
Party Boys (The Circuit), 2002, de Dirk Shafer, avec Jonathan Wabe-Drahos, Andre Khabazzi.
Disponibles en DVD.

Note de la rédaction : ces interviews reflètent des cas particuliers et ne prétendent pas constituer la généralité de ce type de prostitution. Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

« Prostitué ?

Le terme n'est plus à la mode, escort est moins connoté. »



GARÇONS DE PASSE ET DE PASSAGE

On ne glande pas sur le trottoir, on se bat pour soi, pour approvisionner le quotidien.

Texte d'Emmanuel Redoutey

Agent immo, pute en intérim et barman

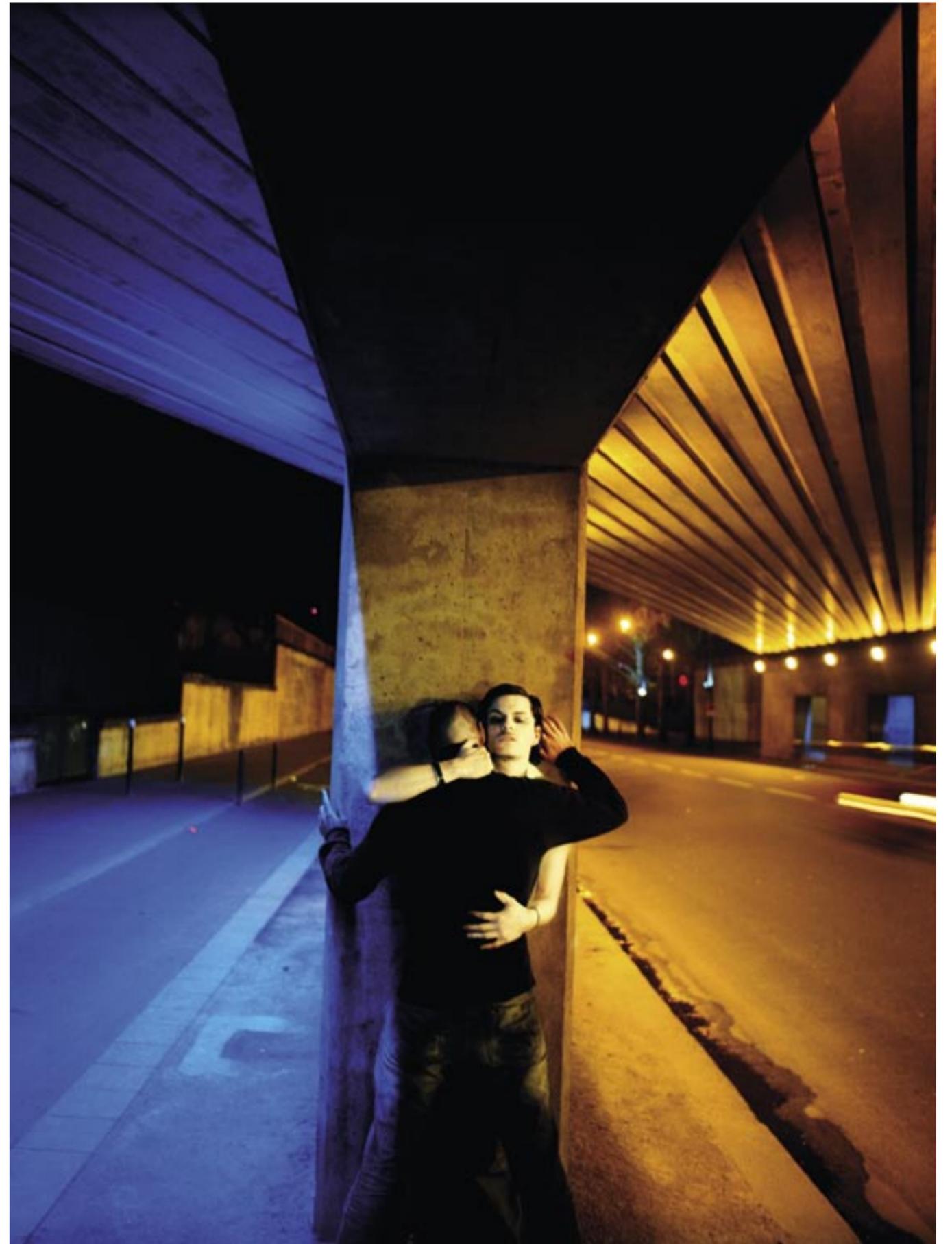
J'ai rencontré Alex à six heures du matin en débarquant au petit jour dans un bar gay de la Rive droite. On s'est parlé dans la brume de fatigue qui voile la conscience et les yeux au terme d'une longue nuit. Puis je l'ai revu un autre soir dans son bar à lui, plus clairement et bien plus tôt dans la soirée, avant même qu'aucun client se présente. Les hiboux de la nuit le connaissent bien et l'usent longuement : le comptoir patiné est un petit espace de confidences libres et mesurées. Accoudé au zinc, dans son veston de cuir, Alex m'a raconté quelques bribes de sa vie que j'ai écoutées et notées. Premiers mots d'une histoire de vie accidentée : Alex est...

... « né à Bordeaux, il y a 44 ans. J'ai fait un bac de compta puis des études de droit, trois premières années parce que j'étais un très mauvais élève. Je me suis découvert pédé au moment de mon bac. Du coup je sortais tout le temps et j'ai planté mes études. J'ai été pion, comptable pendant quelques années, costard-cravate, bien mis. Je continuais à sortir beaucoup, déjà j'aimais la nuit, et déjà j'aimais ne pas me lever tôt le matin. Et puis j'ai vendu des assurances, j'ai vendu de l'immobilier. Je suis parti de Bordeaux parce que j'en avais un peu marre. Sur un coup de tête, en fait. Je me suis fait agresser par trois mecs chez moi. Je les avais ramassés dans un truc très craignos à Bordeaux. Les lieux de drague à Bordeaux, c'est pas comme à Paris, plutôt glauque et dangereux. Ils m'ont drogué avec un truc dans un verre d'alcool. J'ai pas fait gaffe, je me suis endormi, ils ont dévalisé l'appartement. J'en avais marre, c'était le moment de partir. J'ai foutu le peu que j'avais dans la voiture, et je suis parti à Paris. Sans boulot, sans rien, sans savoir où j'allais arriver. J'ai débarqué à Paris comme ça, à vingt-huit ans, évidemment un peu dans la merde. Je dormais dans la voiture. Comme j'étais pas trop mal, j'ai fait un peu la pute, soit au Bois de Boulogne, soit porte Dauphine, comme beaucoup de gens d'ailleurs. Je m'en suis aperçu après, il y a beaucoup de gens qui te disent "quand je suis arrivé à Paris, j'ai commencé à faire la pute". Tout le monde ne passe pas par là, mais il y en a quand même pas mal. J'ai vite arrêté parce que je prenais mon pied plus que le client [rire]. J'ai été hébergé par des gens que je connaissais à droite à gauche, et puis j'ai retrouvé du travail dans l'immobilier, et j'ai fini par trouver un logement. Avec des toutes petites feuilles de salaire et sans caution solidaire, ça a été une galère épouvantable. C'est Aides qui m'a aidé à trouver cet appartement en se portant caution solidaire, c'est rare... J'étais séropo depuis 1986. Là, je vais bientôt fêter mes vingt ans de séropositivité sans médicament.

Ils m'ont aidé peut-être simplement parce que j'étais séropo, peut-être parce que je suis tombé sur la bonne personne. Et puis j'ai commencé à fréquenter le X., un bar gay cul. J'étais encore très classique, agent immobilier avec la petite mèche sur le côté. Un jour au X., je vois un petit panneau "cherche barman", je vais voir le responsable, il me dit "mais tu t'es vu ? tu rigoles, t'as pas du tout le look". Deux jours après je reviens, je demande rien. Il me dit "viens par là, tu veux commencer demain ?" [...] et j'ai commencé comme ça. Ça a duré trois ans. »

Passage à vif

La province étriquée, le mauvais plan, la migration vers la capitale, la dèche et le trottoir pour passer le gué de l'autonomie, faute de mieux, sortir son corps sur le trottoir pour s'en sortir, gagner un peu sans trop perdre, refaire son compte sans sombrer. L'histoire d'Alex est assez banale et partagée par nombre de garçons intermittents des contre-allées de la porte Dauphine, français ou étrangers. La prostitution est un moyen de subsistance pour le voyageur solitaire, nomade dans sa propre vie et sa propre identité, de garçon, de fille, d'un mélange des deux, de pédé ou de beau gosse largué en quête d'argent au jour le jour. Elle est une compagne du déracinement puis d'un débarquement aux amarres plus ou moins bien fixées aux réalités de la vie et à la ville de destination. Il n'y a pas toujours de drame psychologique originel qui tiendrait d'une scission et signerait l'entrée en prostitution comme une dépréciation de soi qui ferait glisser sur une pente morbide. Se prostituer tient plus d'une forme de résistance à la dèche. Il y a en tout cas un facteur déclenchant qui détermine le moment où il faut partir, déguerpir de sa petite ville, laisser ou fuir sa famille ou son pays, se délester d'une partie de sa vie, passer à autre chose, changer d'identité ou chercher à la perdre, mais surtout se refaire, faire quelques thunes, faire la pute plutôt que ne rien faire. On ne glande pas sur le trottoir, on se bat pour soi, pour approvisionner le quotidien, le sexe et l'argent à flux tendu. Le temps de la prostitution dans un parcours de vie, alors qu'il élargit la faille d'une rupture biographique, a tout d'un passage à vif. Tarifier des passes sous la pluie et dans le froid pour manger chaud et dormir au sec, faire passer les clients en pensant passer à autre chose, plus tard, juste le temps de se reprendre. Dans son récit, Alex n'a été ni assureur ni agent immobilier, il dit qu'il a « vendu » des assurances et de l'immobilier avant de vendre et de servir momentanément du sexe. Lui n'est pas resté longtemps sur le trottoir : paradoxalement, parce qu'il prenait son pied. Quelque quinze ans plus tard, il a sué pour ouvrir son propre bar en investis-





« *Faire le trottoir et durer est une expérience au jour le jour et l'expérience d'un devenir le dos lesté par les histoires du passé.* »

sant un petit pactole grossi par les revenus épargnés du taf dans les bars de nuit et en profitant de l'aubaine d'un coup de chance immobilier. Alex a souvent roulé seul. Pas un héros, juste quelqu'un qui tire des ficelles mal ajustées, bricole avec les moyens les plus primitifs, fait travailler le corps et le regard, la repartie et le culot, sur les trottoirs puis derrière les comptoirs. Il dit que son bac de comptabilité l'a aidé à gérer le sexe et l'argent, autant que l'expérience des assurances et de l'immobilier l'a aguerri au contact de l'autre, à la compétition et aux ruses des affaires. Il n'a pourtant rien d'un golden boy, il rame toujours, mais il a appris à ramer et il s'est endurci.

Car faire le trottoir et durer est une expérience au jour le jour, et l'expérience d'un devenir le dos lesté par les histoires du passé, les embrouilles de la nuit, les incertitudes du lendemain et les espoirs d'une vie plus simple quand on en sortira : un bel appartement, un boulot bien payé (au moins autant que le tapin), la fête, des bonnes fringues, des amoureux ou des amoureuses pour les garçons tapins qui vendent du sexe aux hommes tout en aimant les filles... Mais tous ne passent pas à autre chose, parmi ceux qui restent, certains deviennent « professionnels », améliorent le quotidien, spécialisent leur activité, d'autres quittent le trottoir pour exploiter les possibilités d'Internet, préférant devenir leur propre webmaster sans subir les coups de puttes, les dangers et les harassements de la rue. D'autres s'en sortent plus mal ou y restent, parce que « le trottoir, c'est tuant », mais de ceux-là on sait finalement peu de chose, sauf lorsque leur véritable patronyme vient endeuiller leur nom de trottoir dans une rubrique de faits divers. Ceux-là auront manqué de bol et des coups de pouce avec lesquels Alex s'est débrouillé : quelques potes qui hébergent, une association qui se porte caution, un patron qui prend à l'essai. Les bonnes et mauvaises rencontres, l'assistance des associations ou l'indifférence des institutions, le travail et l'argent qui glisse entre les doigts agissent à la fois comme des billets d'entrée et des issues de secours de la prostitution.

Évictions

Cantonnés dans un unique lieu parisien sous les frondaisons du Bois de Boulogne, les garçon-putes d'aujourd'hui sont autrement lotis que les précédentes générations dispersées dans la ville : les gigolos bohèmes des terrasses de café du boulevard Saint-Germain dans les années cinquante et soixante, les garçons du Trocadéro, rue Lenôtre et avenue des Nations-Unies, ceux des Champs-Élysées et des quais de Seine au pied du Grand Palais, ceux de la rue Sainte-Anne jusqu'à la fin dans les années 1980, ceux plus discrets qui aguichaient le micheton autour des cinémas de Montparnasse. On dit que si la rue Sainte-Anne, l'un des hauts lieux de l'homosexualité excentrique et

festive des années 1970, a périclité, c'est en grande partie la « faute » des prostitués qui attiraient les tournées de la brigade mondaine. Gays de la nuit paillettes et gigolos ne faisaient plus bon ménage. Dans ces années, les tapins perdent leur statut de figures habitantes des quartiers de plaisir, compagnons d'une certaine sociabilité nourrie par le désir et le sexe, et finissent par être considérés comme des parias indésirables, trouble-fête accrochés aux commerces de la fête homo qu'ils déprécient. Garçons de la rue, compagnons d'un soir qui draguaient les messieurs pour une bouffe, une nuit et quelques billets, devenus tapins qui racolent à l'entrée du Bois pour un plan cul rapide et payant, ils ont aussi rejoint sur la carte de la prostitution le bataillon des puttes femmes en s'éloignant des lieux et de la culture interlope des homos, aujourd'hui soigneusement aseptisée. Double éviction. Préférant se focaliser sur les stratégies identitaires et les enjeux communautaires, la plupart des études sur les minorités sexuelles, d'origines européenne ou anglo-saxonne, tout comme les mouvements associatifs, ont rarement inscrit la prostitution au registre de leurs préoccupations. Comment la prostitution a-t-elle été mise au ban des luttes et de la solidarité homo ? En travaillant parallèlement sur les géographies comparées de l'homosexualité masculine et de la prostitution¹, je me suis demandé par quels mécanismes culturels et au nom de quelles stratégies politiques les garçons prostitués ont été rangés dans ce monde à part, où le stigmate de la putain pèse tant qu'il efface la question de l'identité sexuelle et de ses fragilités qui font que des adolescents mal dans leur vie entrent en prostitution parce qu'ils n'ont ni sou, ni chance, ni d'autres perspectives à tracer que celle de la rue et des bois. Puis, endurcis par l'expérience, devenus de vrais hommes ou ayant épousé une physionomie transgenre, s'ils continuent à se prostituer à d'autres hommes, ils restent irrémédiablement accrochés au pôle de représentation symbolique des prostituées femmes. Invisibles dans l'interminable défilé de la Gay Pride, ils avancent au front de la bien frêle Pute Pride. Et si tu es pute, tu es pute avant d'être garçon, fille, trans, hétéro, homo ou bi, séropo ou séroneg. Tu es seul. À toi de te démerder. ■

.....
1. E. Redoutey, « Trottoirs et territoires, les lieux de prostitution à Paris », in *La Prostitution à Paris*, sous la direction de M.-E. Handman et J. Mossuz-Lavau, Paris, La Martinière, 2005 ; « Géographie de l'homosexualité à Paris, 1984-2000 », *Urbanisme*, n° 325, *Corps et sexualités*, juillet 2002.

Avertissement à nos lecteurs : Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

Quand parlent les garçons de la nuit

LES HOMMES DU BOIS DE BOULOGNE

« Ce n'est parce que je me prostitue que je suis un objet.
Je suis une personne à part entière. »

Texte de Jack-Olivier Laffay

En pastichant le titre de ce célèbre film de Robert Bresson¹, mon intention est sans équivoque. Il s'agit de faire sortir du bois la prostitution, et plus encore la prostitution masculine, qu'une morale omnisciente a confinée sous le boisseau du secret. Or, on aurait pu croire qu'après ces années de libération sexuelle la prostitution puisse apparaître au grand jour au lieu de rester tapie dans l'ombre et dans la honte d'une faute non avouée. Loin d'avoir obtenu son brevet de respectabilité, comme l'union libre ou l'homosexualité, la prostitution conserve son caractère sulfureux que le voile opaque de l'ignorance veut aujourd'hui recouvrir, faute de pouvoir l'éradiquer. Les dernières lois Sarkozy, qui condamnent le racolage actif (haranguer le client) et passif (présenter des signes manifestes de prostitution), ont contribué un peu plus à enfoncer la prostitution dans les ténèbres fantasmagoriques de la peur et de la négation. L'écrivain D.H. Lawrence a dénoncé en son temps ce climat puritain qui conduit à faire du sexe « un petit secret » qui brûle toutes les lèvres faute d'être dit. « La dissimulation comporte toujours une part de peur qui confine souvent à la haine². » Force est de constater que la prostitution suscite toujours dans l'opinion publique le même mépris, alimenté par la fascination/répulsion qu'inspire la méconnaissance de ce phénomène social.

Les témoignages que je rapporte dans cet article n'apprennent rien à certains mais au moins auront-ils le mérite de restituer la prostitution dans des termes plus conformes à la réalité vécue par ses acteurs. Deux prostitués et un client racontent la prostitution sans complaisance, telle qu'ils la pratiquent, selon leur propre version des faits. Cette franchise permet d'aborder frontalement, sans jugement négatif ni approbation, l'un des derniers tabous de nos sociétés occidentales.

L'argent

Pierre, 24 ans, coiffeur de son état, ressemblant à un étudiant lambda, se prostitue quelques soirs par semaine depuis trois ans. Il a commencé, il y a deux ans, à Valence avant de venir à Paris « pour mener la grande vie ». Flambeur, la prostitution lui apparaît comme « un moyen efficace pour gagner un max d'argent en un minimum de temps ». Fait symptomatique de notre époque de l'argent roi, la prostitution n'est plus le domaine de marginaux, mais bien au contraire d'individus insérés dans la vie sociale et dont elle constitue une source non négligeable de revenus complémentaires. Guidé « plus par l'argent que par le plaisir », Pierre cherche sans état d'âme à tirer le plus de profit d'une solitude qui lui pèse de plus en plus. « Pourquoi, dit-il avec affront et cynisme, irais-je coucher sans payer alors qu'on propose de me rémunérer pour le faire ? »

Onésime, 24 ans, sans profession stable mais au charme ravageur, est venu à la prostitution par nécessité lorsqu'à 14 ans, à la suite d'une rupture familiale, il est arrivé à Paris. Suivant les indications des premières personnes rencontrées alors, il est allé au bois de Boulogne pour sortir de la galère. Son homosexualité assumée était pour lui le seul parti à tirer de sa situation précaire. « Je n'avais pas froid aux

yeux, et je n'ai aucun complexe à le faire encore aujourd'hui. » Même s'il ne s'est pas prostitué dix ans durant, il est revenu aujourd'hui à la prostitution pour « commencer une nouvelle vie en Martinique ». S'il porte un regard lucide sur son activité, et sans romantisme, il se défend de toute vision morbide ou misérabiliste. « Il ne faut pas se leurrer, la prostitution reste la galère où l'argent est le nerf de la guerre mais d'où le plaisir n'est pas absent, et heureusement. Il est là, sinon ce serait insupportable. Même si la prostitution est une porte ouverte à toutes les couches de la société, les clients nous ramènent à la même chose, sans issue. »

Frédéric, 25 ans, intermittent du spectacle, est un client occasionnel. « J'ai été des deux côtés de la barrière. J'ai connu, quand j'avais dix-huit ans, une prostitution inconsciente où parfois certains matins des amants ont pu poser des billets sous mon oreiller. Je suis venu à l'usage de la prostitution par hasard, et j'y ai trouvé l'équilibre harmonieux de ma vie sexuelle lorsque je n'envisage pas une relation sous l'angle amoureux. » Partisan de conférer à la prostitution ses lettres de noblesse, il conçoit cette activité non pas comme un pis-aller mais comme un art d'aimer, où chacun apporte sa contribution à l'autre. Loin de la vision sordide répandue en Occident, il défend les valeurs propres de la prostitution : une attitude hédoniste associée à un esprit de solidarité.

« The client »

C'est surtout le comportement des clients qui forge l'identité de la prostitution. Le profil marginal qu'on leur prête habituellement : individus disgracieux aux mœurs primaires, amène à la regarder au mieux avec condescendance.

Pierre fait un portrait particulièrement cru des « prestataires de ses services » : « 45-55 ans ; pas très bien faits (obèses ou avec des problèmes physiques), avec pas mal d'argent voire très aisés, ayant des appartements de 70/100 m² et de belles voitures. Ce sont souvent des hétéros mariés avec enfants, ce qui me met parfois mal à l'aise car je les imagine avec des enfants de mon âge. »

Onésime ne partage pas son avis, estimant que la clientèle, loin d'être homogène, se retrouve dans toutes les catégories de la population. « Toutes les générations et les classes sont confondues. Il m'est arrivé d'avoir comme clients des gens plus jeunes que moi. La plupart du temps, ce sont des gens isolés ou des gens qui ne veulent pas se faire chier à draguer », dit-il.

« Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ». Conformément à l'adage, Pierre comme Onésime vont avec tous les clients à quelques différences près. Les critères esthétiques importent peu et leur choix de suivre le client dépend d'un accord sur la négociation. Pierre reconnaît que « le critère physique n'intervient pas mais tout dépend si je sens ou si je ne sens pas le client. Je ne le suis pas si quelque chose me dérange, par exemple s'il occupe une petite voiture ».





Onésime ajoute : « Je prends mes clients tels qu'ils sont. Je vais au-delà de ce qui me repousse, mais pour embrasser, je reconnais, que le mec ne doit pas me répugner. » Cependant, ce choix se restreint de plus en plus, à cause d'une prostitution de l'Est qui effraie les clients. Onésime reproche aux Roumains d'avoir créé un désordre préjudiciable au volume de leur activité : « Ils foutent le bordel et font peur aux clients, souvent victimes d'agressions ou de vols. »

Également, même s'ils respectent leurs clients dans la prestation qu'ils offrent, Onésime et Pierre n'ont aucune considération pour eux. Pierre parle de « mépris » à leur égard en raison de leur aspect physique. « Je me dis intérieurement que ce sont des gros porcs », n'hésite-t-il pas à raconter. Onésime fait preuve de commisération, mais son jugement est sans appel sur une population souffrant d'isolement. « Ce sont souvent des pauvres types. Pour eux, la prostitution est un recours facile. Il suffit de payer pour avoir une relation qu'ils sont incapables d'avoir par ailleurs. Pour beaucoup, ils sont perdus à Paris. Il y a aujourd'hui une difficulté chronique à créer du relationnel. Nous sommes la roue de secours d'une vie complètement déshumanisée. » Face à ce constat désabusé, Onésime considère que son activité est d'utilité publique : « Dans ce climat d'ultramoderne solitude, je ne les méprise pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire. Par mon corps et ma disponibilité, je cherche à les comprendre. »

Frédéric ne partage pas cet avis sur les clients. Il en distingue deux sortes, inconciliables. Cette « bipolarisation » est le résultat d'une approche différente de la générosité. L'aspect sordide de la prostitution est souvent le fait de personnes frustrées par l'existence et qui espèrent prendre une revanche. « Cette approche dégradante de la prostitution est souvent celle des clients qui se comportent mal. Et ils se comportent mal car ils sont souvent frustrés dans leur vie professionnelle ou personnelle. C'est une revanche qu'ils prennent sur la vie contre un sentiment d'exploitation ou d'aliénation », explique-t-il. Frédéric, lui, a

une conception spirituelle de la prostitution, qui consiste aussi bien à donner qu'à recevoir. « Ce ne n'est pas parce que je suis client que je me paie la personne. Bien au contraire, je reste courtois et agréable. Je suis toujours fâché quand certains peuvent faire preuve d'arrogance au prétexte qu'ils ont payé. D'ailleurs, il n'existe pas vraiment de question d'argent. Je n'ai pas l'impression de rémunérer mais de récompenser pour une disponibilité qui m'est accordée. À l'image de la psychanalyse, si tu n'as pas de plaisir à donner de l'argent, tu ne seras pas un bon client », ajoute-t-il.

« The servant »

La condamnation de la prostitution repose sur une présomption d'aliénation de l'individu qui livre son corps contre rémunération. Le prostitué vend certes un service sexuel, mais ne concède pas un organe sexuel. Comme le souligne Pierre, « ce n'est parce que je me prostitue que je suis un objet. Je suis une personne à part entière. Je loue mon corps mais mon corps m'appartient. C'est comme si j'étais un vendeur de jeans dans un magasin. Si je veux, je peux très bien faire l'amour sans payer, pour des clients réguliers comme cadeau commercial ou pour l'affection que je leur porte ». Ce sentiment d'aliénation lié à la mise à disposition de son corps renvoie à l'intimité et au sentiment de pudeur. Maurice Merleau-Ponty perçoit dans la pudeur et dans l'impudeur une dialectique du maître et de l'esclave à travers celle du moi et d'autrui. Celle-ci peut être tout à fait réversible, comme il l'explique : « On peut être tour à tour vu comme objet et désirer être considéré comme sujet.³ » À cet égard, le client est tout aussi tributaire que le prostitué. Le client tire autant de plaisir que le prostitué jouit du désir que provoque son corps. Cette ambivalence dans son rapport au corps et à l'intimité est sans doute la raison des sentiments contradictoires qu'inspire la prostitution. Selon Frédéric, en effet, « beaucoup de gens ressentent mal la prostitution, car elle les renvoie à leur propre conception de leur corps, à la fois comme image et par l'usage qu'il peut en être fait. Les mecs qui se prostituent pour la plupart vivent bien leur

Communiqué du pôle de prévention gay pour la constitution d'un groupe de travail composé de jeunes gays proposant des prestations sexuelles rémunérées

L'association Arcat, dans le cadre de son programme de prévention auprès des jeunes gays, souhaite constituer un groupe de travail et de recherche pour les gays de moins de 25 ans proposant des prestations sexuelles rémunérées notamment sur Internet ou dans les lieux de drague.

Ce groupe est mis en place afin d'ajuster les stratégies de communication et d'action du pôle de prévention gay de l'association Arcat. Il réunira, une fois par mois, 10 à 15 participants et permettra de :

- déterminer les besoins spécifiques en matériel et messages de prévention ;

- mieux connaître les réalités et parcours de vie liés à ces pratiques ;
- mettre en commun les expériences et questionner les stratégies individuelles de prévention ;
- élaborer et tester au sein du groupe des messages de prévention adaptés.

La participation à ce groupe est libre. L'échange sur les pratiques et attitudes dans un espace de confiance et de respect donnera lieu à une synthèse dont il est attendu qu'elle serve à construire et optimiser les actions ultérieures de prévention développées par Arcat.

Le recrutement pour ce groupe a débuté et se poursuit. La première rencontre aura lieu en mai 2006. Ce groupe se réunira une fois par mois sous la responsabilité

de deux jeunes professionnels de l'écoute (psychologue et sociologue), le soir entre 19 h et 21 h, à Arcat.

Si vous souhaitez y participer, nous vous invitons à nous contacter.
Contact & informations : Yannick GILLANT - Coordinateur prévention gay
T. 01 44 93 29 18 - prevention.gay@arcat-sante.org
Créée en 1985, Arcat, Association de recherche, de communication et d'action pour l'accès aux traitements, rassemble des professionnels, médecins, travailleurs sociaux, journalistes, sociologues, psychologues, ainsi que des bénévoles unissant leurs compétences au service de la lutte contre le sida et les pathologies associées.
www.arcat-sante.org

« La prostitution reste la galère où l'argent est le nerf de la guerre, mais d'où le plaisir n'est pas absent. »

corps et ont conscience d'un potentiel extraordinaire de séduction. Ils sont narcissiques et aiment susciter le désir. Vendre son corps, c'est avoir conscience de l'aimer et en être fier. Et c'est cela qui est insupportable et indécent pour beaucoup. »

« À vendre »

La mauvaise réputation de la prostitution est due à l'immixtion de l'argent dans une relation qui relève, pour l'opinion publique, de la gratuité ou du don de soi. Elle entretiendrait un certain cynisme dans les rapports sociaux. La prostitution apparaît-elle illégitime parce qu'une raison autre que le désir intervient dans le consentement ? Ce consentement est-il moins valable quand la rémunération se substitue au plaisir dans l'accord entre les parties ? N'est-ce pas le respect des engagements qui importe dans cet accord ? Comme souligne Onésime, la prostitution permet d'apporter la transparence dans la relation : « L'argent a le mérite d'instaurer un rapport de confiance. Tu sais exactement dans quoi tu t'engages. Tout est défini à l'avance. Il n'y a pas de surprise. » Frédéric précise même que la prostitution est à l'origine d'une relation égalitaire, à la différence d'une relation classique, les choses sont claires et sans ambiguïté, tandis que dans les rapports de séduction chacun veut prendre le pas sur l'autre, au risque du rejet ou de la déception. » Frédéric dénonce une certaine hypocrisie qui veut que le désir soit indispensable au consentement. « Combien de personnes ont-elles accepté de faire l'amour avec leur partenaire pour lui faire plaisir, quand ce n'est pas par intérêt ? » Cependant, il faut le reconnaître, cette place centrale de l'argent domine les rapports personnels qu'entretiennent les prostitués. Ces derniers ont de plus en plus de mal à concevoir leur vie privée en dehors de l'argent. Pierre et Onésime reconnaissent que leur vie amoureuse en est imprégnée. Ainsi, Onésime a vécu deux ans avec un homme qui fut un de ses clients. Cette relation était tributaire de l'argent : « Il avait trente ans de plus que moi. Pour éviter que je ne retourne au Bois, il m'a entretenu. Il me donnait tant par mois. J'avais des sentiments, mais je reconnais

que je jouais là-dessus. » Pierre a les mêmes réserves : « Les sentiments sont liés à l'argent. Quand on se prostitue, on gagne de l'argent, on ne revient pas en arrière. Si je trouve la personne qui convient, il faudra qu'elle m'entretienne en partie, ou je continuerai dans une moindre mesure pour conserver le même train de vie que celui que je connais aujourd'hui. » Cette facilité de revenus constitue un engrenage dont il est difficile de s'échapper, comme le regrette Onésime : « Il faut tout quitter si tu veux abandonner la prostitution, mais c'est difficile quand tu te rends compte, dans mon cas, que tu peux gagner l'équivalent d'un mois de salaire en moins d'une semaine, sans qu'un supérieur te fasse chier. Tu fais vite la comparaison. » Loin de vouloir être « la beauté qui vient du mal », comme avait pu l'écrire Baudelaire, la prostitution volontaire (mais nous ne faisons nullement abstraction de l'horreur de la traite d'êtres humains et de la contrainte) tente de s'affranchir de l'opprobre et de s'inscrire dans un timide processus de normalisation, à l'instar de ses acteurs. Au-delà, l'acte véral nous amène à nous interroger sur notre propre sexualité. Est-elle vraiment gratuite ? Est-elle vraiment affranchie ? Ne payerait-on pas des rapports « non rémunérés » beaucoup plus cher que ceux qu'on aurait honorés espèces sonnantes et trébuchantes ? ■

.....
(1) *Les Dames du bois de Boulogne*, long métrage de Robert Bresson, avec Maria Casares, 1945.

(2) *Pornographie et obscénité*, D. H. Lawrence, 1929 ; Fayard, 2001. *Phénoménologie de la perception*, Maurice Merleau-Ponty, Gallimard, 1941.

Filmographie

The Servant, long métrage de Joseph Losey, avec Dirk Bogarde, 1963. *À vendre*, long métrage de Laëtitia Masson, avec Sandrine Kiberlain, 1997.

Bibliographie

Marcela Iacub et Patrice Maniglier, *Antimanuel d'éducation sexuelle*, Éditions Bréal, 2005.

Avvertissement à nos lecteurs : Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

Ils me respectent, me traitent comme un objet fragile, sont embêtés d'avoir à payer, un peu soumis. C'est moi qui mène la danse.

JOURNAL D'UN PROSTITUÉ

« Je ne me vis pas comme homosexuel. J'arrive à avoir des copines de temps à autre, même si mon job m'empêche toute relation durable. »

Texte de Whore

Whore est le pseudonyme d'un jeune homme qui n'est plus prostitué à l'heure actuelle. En 2004, c'était le cas, et il avait tenu son journal sur un blog. Il a maintenant 22 ans, est toujours étudiant, et souhaite rester anonyme.

Les clients

J'ai un « statut » différent pour mes clients. Pour certains, je suis le sacré Graal. Ils sont en adoration devant moi. Ou plutôt devant mon corps. Mes vingt ans, ma peau, mon ventre plat, ma minceur, mon buisson de poils autour de ma bite, ma bite elle-même, mes tétons imberbes qui pointent, mon petit cul rebondi, mes pieds, mes longues jambes, mes oreilles, mes sourcils, que sais-je. Tout cela est comme sacré, ils veulent l'adorer, le touchent avec émotion du bout des doigts, avec, on le sent, un cœur qui se déchaine quand j'expose l'objet d'adoration. Ils me respectent, me traitent comme un objet fragile, sont embêtés d'avoir à payer, un peu soumis. C'est moi qui mène la danse. Ceux-là sont mes clients de rêve. Je sais que je vais leur faire un effet boeuf. Ils vont mettre du temps à me choisir. Ils sont tellement en adoration qu'ils sont prêts à payer cher. Mais ces clients sont rares.

D'autres sont tout aussi fétichistes, mais dominateurs. Ils sont sur le circuit depuis longtemps. N'hésitent pas à demander à voir ou tâter la marchandise avant d'acheter (« tu te rases pas j'espère ? quelle taille ? baisse ton froc que je voie ton cul... »). Avec ceux-là, je sais que je deviens un objet, bas, sans intérêt, purement réduit à mon cul, mon pied, ma bite... Ils me méprisent. Ce sont ceux qui ont honte d'acheter, mais l'expriment par le mépris et la haine. C'est avec eux que ça peut mal se passer. C'est avec eux que je dois faire attention. D'autres, enfin, regardent peu la marchandise. Ils veulent surtout vite se faire pomper, sur le chemin de retour du bureau. Ils choisissent vite, ne tergiversent pas, vont droit au but. Ça se passe dans leur bagnole. Peu de mots. Pas de relation, pas de regards dans les yeux, pas de discussion (« Salut. Combien. Monte. Juste une pipe. Baisse ton froc. Vas-y suce. Hum. C'est bon. Salut. Tiens, voilà. ») Ceux-là, parfois, je peux m'en faire quatre ou cinq d'affilée, surtout le jeudi ou le vendredi. Pour ceux-là, je suis quelque chose qui remplace avantageusement leur main.

Underwear

Mes clients sont très sensibles aux sous-vêtements. Certains apprécient mon look hétéro, me veulent avec un caleçon classique, qui dépasse du jean (look de skater que j'arbore fréquemment). D'autres sont des malades de slips usagés, bien sales.

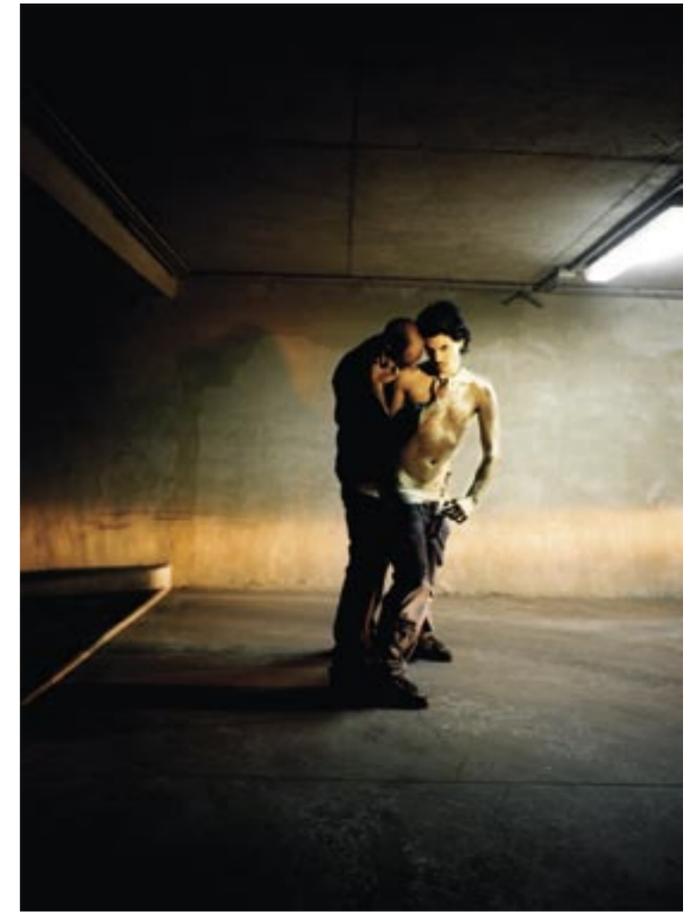
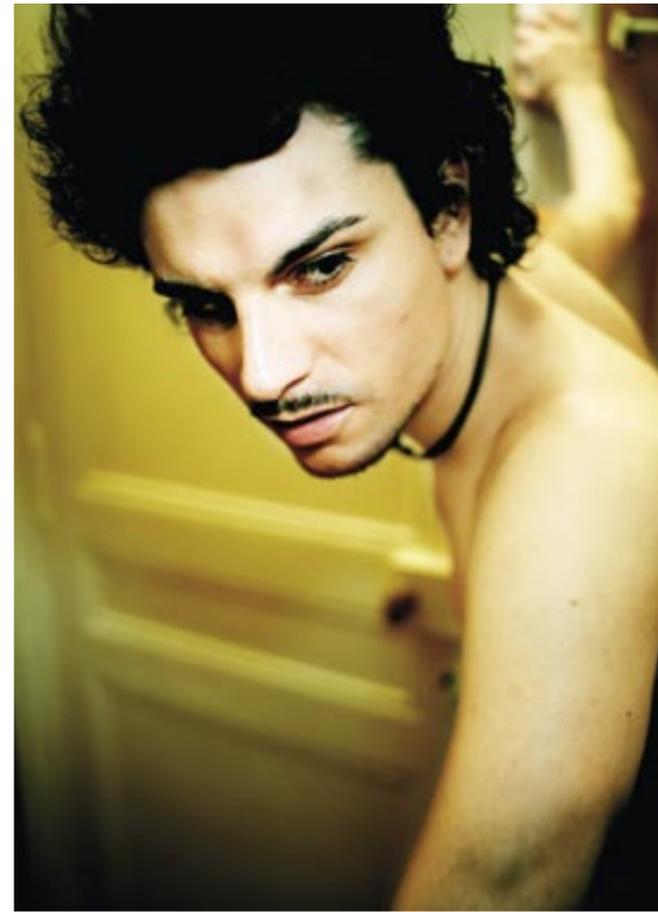
Le mardi, il y a un mec qui passe assez souvent (j'ai dû me le faire 5 ou 6 fois) qui adore les jockstraps américains (pour ceux qui ne connaissent pas, c'est un string à deux ficelles sur les cotés, qui peut tenir la coquille, un peu comme un slip dont on aurait évidé la partie arrière). Il amène les siens, et une fois dans la chambre d'hôtel, son truc, c'est de m'en faire essayer plusieurs, et de m'enculer alors que mon érection tend le devant du slip. Ensuite, il me fait jouir dans le jockstrap. Propret...

Résultat, j'ai développé une grande sensibilité au sujet. Je fantasme de plus en plus lors de l'achat rituel (mes clients en usent pas mal) de slips, caleçons, strings, etc., à Carrefour porte d'Auteuil, ou dans les Grands Magasins. Au moment de les acheter, j'imagine quel sort ils vont subir. Giclée dedans, déchirés, salis et portés plusieurs jours de suite... J'ai récemment découvert de nouvelles collections de boxers chez DIM, sans couture, qui plaisent beaucoup à messieurs mes clients.

Homo ?

Quand j'ai commencé ce job, je n'avais virtuellement pas eu d'expérience homosexuelle. Juste des attouchements, échanges de découvertes avec des amis de lycée. Rien d'analemment incorrect. Je me sentais assez attiré par l'homosexualité, mais j'avais également eu pas mal de copines.

Depuis, je m'approche de la vraie encyclopédie du sexe miroir. Sije compte, en huit mois environ j'ai tâté une bonne centaine de queues différentes. De toute race. Même si la majorité sont des belles bien françaises de souche. J'ai eu droit à des énormes trucs qui ne tiennent pas dans la bouche (pour ne pas dire ailleurs), comme à des trucs tout petits. J'ai vu toutes les coupes possibles au niveau des poils du pubis, depuis le naturel jusqu'au glabre (raie comprise) en passant par toutes sortes de motifs étonnants.



J'ai sucé ou enculé de 19 à 66 ans (pour ce que j'en sais). Pourtant, je ne me vis pas comme homosexuel. J'arrive à avoir des copines de temps à autre, même si mon job m'empêche toute relation durable actuellement.

Paradoxe ?

On the Net

Depuis peu, je me suis donc rangé à la drague sur Internet. J'ai professionnalisé mon approche, plutôt intuitive et malade au début. Je rentre dans une routine, et deviens plus exigeant avec mes clients. Gestion, efficacité, optimisation. Internet, c'est moins d'attente. C'est aussi une expérience par nature moins physique. Le tapinage se fait chez soi, assis confortablement. La professionnalisation de l'approche lui ôte son côté sacerdotal, son rite de l'attente debout, perché. On s'adapte. L'apprentissage des codes est assez rapide. Je me crée quelques profils types, après avoir investi du temps dans la réalisation de photos numériques mettant en valeur mes attributs.

Ma première surprise est que les clients proposent d'eux-mêmes une relation tarifée. Ce sont manifestement de vieux routards des rencontres télématiques. Ils ont un langage et des codes spécifiques pour décrire leurs attentes et sous-entendre ce qui pourrait être mal perçu. Mais ils sont assez directs. « Ça te dirait un plan soft sympa avec un mec 35-40 cho \$ ». Le \$ signifie je suis prêt à payer. Le 35-40 signifie 45. Le plan soft signifie que monsieur préfère sans doute me sucer, voire se faire prendre, mais ne présage pas de l'effective violence des propos qu'il pourra proférer.

En général, la clientèle est donc celle-là : quadragénaires souhaitant, mais ne pouvant pas se taper un jeune homme, entrés peu à peu dans une habitude du sexe tarifé, passant des temps incroyables en ligne à chercher, tenter de séduire de jeunes partenaires, et s'en remettre in fine à des vendeurs de charme. Le plus souvent, je me connecte en revenant de la fac, vers 18 h. En une heure, je peux monter un programme pour la soirée. Un ou deux mecs, selon le tarif qu'on arrive à négocier. Certains sont durs sur ce point, mais je tente actuellement de monter mes prix, pour essayer de ne me faire qu'un client par soir. Pour

cela, je soigne ma prestation, mon corps, et tiens une négociation dure, sans concession. Je veux être cher, et être exceptionnel pour eux.

Hier soir, par exemple, j'ai réussi à bien négocier le coup. Mec manifestement vieux (une bonne soixantaine), et qui voulait surtout voir, toucher, sucer, se souvenir d'un temps déjà lointain. Comme je réponds à la demande, je donne un bon prix, et accepte de passer trois heures. Je me renseigne bien sur ses goûts, fantasmes, particularités, et arrive propre, douché, muni de l'habillement qui convient. La soirée se passera assez bien, en alternant strip-tease, balades à poil, caresses de sa part, doigtés délicats et éjaculation sur son visage. L'homme est heureux ? Je deviendrai sans doute un de ses petits luxes réguliers.

Vieillir

Stupide titre. Mais réalité très intime. Les clients me renvoient une idée du désir assez misérable, ancrée dans un moment de leur vie, correspondant à un fantasme de jeunesse, de désir de chair jeune et pure, sans poils, sans graisse, qui, s'il fait bien mes affaires, m'effraie. Le désir est-il soluble dans la vieillesse ? Certains semblent voir leur désir s'estomper peu à peu. D'autres, comme mes clients âgés, semblent avoir bloqué leurs sensations sur un moment de leur vie. Certains sont encore ados dans leurs envies, d'autres jeunes adultes. Le reste à mûri, pas leur sexe.

J'ai peur d'être le même. À 20 ans, je me vois déjà préférer de plus jeunes que moi. Je n'aime pas ce qui fait vieux. Au choix les gros, les poilus, les musclés et les trop-virils. Je regrette déjà un peu ce moment perdu des découvertes, de l'émotion, du frisson des premières fois. Je joue, avec mes clients, au jeu du novice, de l'ado. J'aime être valorisé aujourd'hui pour cette jeunesse et la manipuler. J'ai peur d'y rester bloqué, et de me réveiller un jour, vieux, gros, sale, mais toujours empiétre de rêves d'enfant. ■

Lire l'ensemble des texte sur le site : <http://20six.fr/whore>

Avertissement à nos lecteurs : Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

TOLÉRER, SURVEILLER, PUNIR

*Pute, mac, flic :
tous les éléments
d'un film noir semblent
réunis, ou presque...*

Texte de Pal Betenfeld

Le 18 mars dernier, alors qu'un million de jeunes manifestaient contre la précarité dans le monde du travail, une autre manifestation, nettement plus discrète, mais sans moins de colère, regroupait une vingtaine de « travailleuses » du sexe, soutenues par Act-Up, entre Pigalle et Les Halles, via l'antique rue Saint-Denis. Au rythme des slogans : « Vous couchez avec nous, vous votez contre nous », « Nous sommes tous des fils de pute », « On est putes, on est fières, Sarkozy c'est la guerre », « Plus de caresses, moins de C.R.S. », et derrière Camille Cabral, représentant les Verts au conseil municipal du XVII^e arrondissement, et présidente de PASTT, association d'aide aux prostituées, le cortège, composé en majorité de transsexuelles, s'insurge contre la « putophobie » et dénonce la répression policière : premier visé : l'article 50 de la loi du 18 mars 2003, instaurée par l'actuel ministre de l'Intérieur, qui réprime le « racolage passif ».

Combien ?

L'histoire de la prostitution, que certains appellent, avec un certain cynisme, le « plus vieux métier du monde » (des scientifiques ont démontré que l'échange de faveurs sexuelles contre de la nourriture était courante chez les grands primates, ce qui renforce l'hypothèse de son existence chez les premiers hominidés) varie entre répression et acceptation, stigmatisation et fascination, mais deux constantes perdurent : la différence de traitement en fonction du sexe apparent (prostitué / prostituée) injustice machiste courante dans de nombreux domaines – et l'hypocrisie d'une certaine morale qui, d'une main de fer, étouffe toute velléité d'un réel traitement social de la prostitution. Depuis l'abrogation des maisons closes (1946, loi de la féministe et ex-prostituée Marthe Richard, personnage trouble et ambigu) et l'interdiction des fichiers de prostituées à la police dans les années soixante, il est difficile de chiffrer l'ampleur du phénomène prostitutionnel : l'OCTREH (Office central pour la répression du trafic des êtres humains) considère qu'il y aurait 18 000 « travailleurs sexuels » en France (7 000 rien qu'à Paris) dont 12 000 travaillent sur la voie publique. 50 % seraient étrangers et 30 % seraient des hommes, dont une très large majorité de travestis et de transsexuels, qui ont la

« La France accepte la prostitution en vertu du droit à la vie privée et à la liberté d’user de son corps. »

préférence du client. Ces chiffres se fondent sur les contrôles de Police, les condamnations de la Justice et les dénonciations de proxénètes. Mais il semble difficile de chiffrer la prostitution plus occasionnelle et moins visible, comme celle offerte sur Internet. Certaines associations n'hésitent pas à doubler les chiffres officiels. Le problème ne réside pas en la prostitution elle-même (nous n'évoquerons dans ce dossier que le cas des personnes majeures) qui est légalement autorisée en France, comme dans la majorité des pays européens (seule la Suède l'a pénalisée récemment, provoquant un afflux de prostituées vers son voisin danois), ni même dans le proxénétisme (fait de favoriser, par tout moyen, la prostitution, et d'en tirer des subsides) interdit dans l'ensemble de l'union européenne (seuls l'Espagne et les Pays-Bas l'autorisent, l'Allemagne vient d'assouplir sa législation).

La France accepte la prostitution en vertu du droit à la vie privée et à la liberté d'user de son corps, et elle fait de l'argent du sexe un revenu imposable (un chiffre d'affaires de plus de 3 milliards d'euros par an, dont 70 % iraient dans la poche des proxénètes : une concurrence entre prostituées africaines et de l'Est, qui entraîne une baisse des tarifs : jusqu'à 5 euros la pipe, ou 8 euros la passe au lieu de 20). En imposant le revenu du sexe, l'État deviendrait le premier proxénète, et d'une manière générale, pour certains, ce sont tous ceux qui acceptent l'argent venu du commerce sexuel qui le deviennent : du banquier au chauffeur de taxi, de la boulangère au vendeur de journaux. La source du problème se trouve dans le racolage sur la voie publique (« attitude affichée en vue de provoquer à la débauche » considérée comme un délit laissé à l'appréciation des forces de l'ordre seules habilitées à juger, d'une manière totalement subjective, de ce que peut-être une « attitude passive permettant par tout moyen le racolage en vue d'une relation sexuelle »), et dans la visibilité de la prostitution : en un mot, on veut bien que l'on couche, mais il ne faut surtout pas que cela se voie, ni se sache – souvenez-vous de la mésaventure arrivée à un ancien conseiller du gouvernement, issu de l'actuelle majorité.

Tant pis si les prostituées se voient exclues de leurs droits fondamentaux : libre usage de leur corps (ne pas tomber sous la coupe du proxénète), droit à l'hygiène et à l'accès aux soins, et surtout droit à la sécurité (« la première de nos libertés », comme disait un certain Nicolas S.) Condamnées à dénoncer les proxénètes pour obtenir des papiers d'identité, mais muselées par la peur, de nombreuses prostituées préfèrent se taire, choisir la clandestinité et ainsi se heurter à la violence des macs et des clients.

Le marché

Alors que les prostituées (qu'il s'agisse de l'ancienne génération de la rue Saint-Denis, de transsexuels non opérés ou de travestis) renvoient à l'image de la femme objet, soumise au désir sexuel du client, le prostitué, lui, reste maître de son corps – il a plus de facilités pour refuser une pratique sexuelle qu'il ne souhaite pas – et renvoie inconsciemment à l'image de la virilité : oublié, donc presque pardonné par la morale, il est en outre moins visible et se voit même « excusé » au niveau syntaxique, par l'emploi de termes tels que « danseur nu », « masseur », « escort », ou « call-boy », mais il est très rarement qualifié de « prostitué ». Ce n'est d'ailleurs pas

pour rien qu'il n'existe pas d'équivalent masculin au mot « pute ». Les prostitués sont discrets, qu'ils travaillent via Internet et les petites annonces, dans les bars et les saunas, ou, de plus en plus rarement, sur la voie publique (place Dauphine à Paris et, plus fréquemment que par le passé, Gare du Nord, avec une arrivée massive de jeunes originaires de l'Est – faux SDF, mais vrais prostitués) où ils sont, par leur apparence vestimentaire moins provocante, mieux acceptés par les riverains. Ils rencontrent pourtant les mêmes problèmes que les « travailleuses du sexe ». Ce type de prostitution masculine de circonstance se voit de plus en plus rejetée par la clientèle gay, notamment en raison de la difficulté qu'ont ces garçons à assumer leur orientation et certaines pratiques sexuelles, au profit d'une prostitution plus ouvertement homosexuelle. Ces derniers sont mieux insérés dans la société, certains vivent même la prostitution comme une manière de s'épanouir sexuellement, en vivant leurs fantasmes.

Autre catégorie, peu directement visible mais loin d'être inaccessible, la prostitution masculine via Internet est si facile qu'on a peine à croire qu'elle fasse l'objet d'une réelle répression policière. Tapez « escort boy » sur votre moteur de recherche, et ils sont des dizaines d'Apollons de tout pays à apparaître.

À Paris et en province, ils sont plusieurs dizaines à se vendre ouvertement, utilisant avec un grand professionnalisme toutes les recettes du marketing direct pour obtenir des clients. Et malgré l'intérêt que l'on peut porter au sexe et la beauté de ces hommes, une nausée finit presque par nous submerger : serait-ce l'arrière-goût d'une morale irrépressible qui emplit notre bouche ou l'accumulation de cette chair vendue au centimètre ? Ce catalogue de la V.P.C. du cul tarifé semble irréel et peu contrôlé.

La répression

Contrôles d'identité, interpellations et gardes à vue répétées (2400 pour l'année 2003), confiscation des préservatifs, violences verbales voire physiques, injures : le portrait des interventions policières n'est pas des plus reluisants. Quelle que soit la véracité de ces témoignages, comme chaque fois que les forces de l'ordre sont ainsi montrées du doigt, c'est un peu la République qu'on affaiblit : Marianne ne peut que baisser les yeux.

À cela s'ajoutent les pleins pouvoirs, octroyés par cette loi, au client – devenu roi : échappant à tout contrôle, il s'autorise l'oubli ou le refus du préservatif, le racket, la violence, voire le viol. Certains prostitués crient à l'injustice : Thierry, « escort-boy », participait à la manifestation du 18 mars dernier : « J'exerce cette activité parce que j'aime ça et que je n'ai pas envie de faire un métier à la con, comme journaliste, par exemple. » Sans doute est-il non dénué d'humour ni d'orgueil, ou s'agit-il d'une subtile clairvoyance quant à l'utilité de la profession de journaliste ? Thierry a commencé Porte Dauphine, il y a trois ans, par curiosité, il travaille aujourd'hui sur Internet et espère pouvoir encore travailler longtemps. Comme les autres, il se plaint de la répression : « J'ai subi des pressions policières, des menaces, de l'intimidation, « je dois faire face à la putophobie ambiante, à la discrimination, les gens me traitent comme de la merde, certains se permettent d'être violents. » Mais comme les autres, il tient un discours abstrait, con-



venu, qui semble tout droit sorti d'un tract revendicatif – sans toutefois l'émotion propre aux victimes de violences – qui ne renforce pas sa crédibilité. « Je connais des garçons qui se sont fait racketter par la police, porte Dauphine », rajoute-t-il... Quelle est la part de vérité et de rumeur dans tout cela ?

Alors que l'Inspection générale des services (l'I.G.S., « la police des police », voit ses enquêtes régulièrement repercutées par la presse (l'affaire des « tortures » de la DNAT, l'affaire Eunice Barber), un silence de plomb semble entourer les violences policières exercées sur les prostituées. Absence de plaintes, de témoignages, de volonté réelle d'enquêter sur des faits pourtant graves ou mythomanie à tendance paranoïaque ? (on se souviendra du témoignage des prostituées dans l'affaire Alègre à Toulouse). D'après les prostituées, les violences policières sont quotidiennes. Mais, du côté de la Justice, peu d'affaires semblent sortir du bois : des C.R.S. en faction au Parc des Princes ont bien été poursuivis pour des violences sexuelles commises sur des travestis du bois de Boulogne, et, le 5 avril dernier, cinq fonctionnaires du commissariat de Saint-Denis comparaissaient pour « racket et abus sexuels répétés » commis en 2003, sur des prostituées de leur circonscription. Cela est la partie visible de l'iceberg : qu'en est-il des autres affaires, celles qui ne sont pas prises au sérieux, ou sont tues, de peur de représailles ? La situation n'évolue guère, l'immobilisme est de mise. Et de se demander si la morale, muette, omniprésente et sous-jacente, ne nous rattraperait pas : le ou la prostitué(e), coupable d'user de son corps à des fins mercantiles, n'aurait pas même le droit de bénéficier du statut de victime.

Le client

Ancien policier à la Brigade de répression du proxénétisme, Alain témoigne des rapports parfois ambigus qui lient police et prostitution :

« Les putes n'aiment pas les bleus (les policiers en uniforme) mais avec nous, en civil, le courant passe mieux. Mais il faut toujours se méfier d'elles : elles ne font confiance qu'à une seule personne : leur mac. Elles ont toujours tout pour accuser le flic, en inventant au besoin son histoire de toute pièce. Au final, toutes perdent en crédibilité. De nombreux policiers ont été accusés à tort de proxénétisme, ou d'abus sexuel, et ont été relevés de leurs fonctions, ou écroués, en attendant leur jugement, pour qu'au final la prostituée se rétracte et reconnaisse son mensonge. »

Pute, mac, flic : tous les éléments d'un film noir semblent réunis, ou presque, puisqu'on oublie, trop souvent, la dernière roue du carrosse, le client : sans clientèle, plus de prostitution. Certaines associations appellent même le client « le prostitué ». Originaire des grandes villes, de toutes classes sociales mais avec une prédominance de cadres, pris de remords, le prostitué libère sa conscience en payant. Est-il coupable d'une atteinte à la dignité humaine ? Ou s'offre-t-il un simple « service » corporel, dans une société mercantile où tout pourrait se vendre et s'acheter ?

En l'absence de réel débat sur le sujet, et d'avancées en faveur de la liberté de choix et des droits des prostituées, ce n'est pas le client qui trinque, mais toujours les « travailleurs du sexe », et eux seuls. Ils ont sans doute leur part de responsabilité, mais ils ne sont pas coupables, même pas victimes : ils ne sont plus rien. Et cela explique tout. ■

Sénat - sur le projet de loi sur la sécurité intérieure:

www.senat.fr/rap/r02-034/r02-034.html

Pastt - http://transmonde.net/etre/assoc_pastt.htm

Avertissement à nos lecteurs : Les photographies qui illustrent cet article sont issues d'une série photographique de fiction, les personnages représentés n'ont aucun rapport avec les faits ou les personnages évoqués dans le texte.

Mode

CHAMBRE À LA JOURNÉE

Photographies d'Anthony Gayton
Stylisme Nino Pavlek
Modèles Martin & Philip@Vanity Fair Models.

